

Henry James

L'Élève

Traduction de Paul Hermann

Éditions Sillage

Ce livre électronique est distribué
sous licence Creative Commons.



Pour plus de détails consulter les pages suivantes :
<http://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/3.0/deed.fr>
<http://editions.sillage.free.fr/livreelectronique.html>

Titre original : *The Pupil*

Conception graphique : Laëtitia Loas.

Éditions Sillage
90, rue Cambronne
75015 Paris
<http://editions.sillage.free.fr>

Repères chronologiques

1843 : Le 15 avril, naissance à New York d'Henry James, second des cinq enfants d'Henry James Senior et de Mary Robertson Walsh. Grâce à la fortune acquise par le grand-père paternel d'Henry, émigré irlandais protestant arrivé aux États-Unis juste après la guerre d'Indépendance, la famille vit de façon très aisée.

1844 : Séjour en Europe (Angleterre, France), au cours duquel Henry James Senior, personnalité originale et érudite, subit une profonde crise intérieure. Il entame l'étude des écrits de Swedenborg et Fourier.

1845 : La famille s'installe à Albany (État de New York) avant de retourner vivre à New York en 1847 pour une dizaine d'années. De nombreux écrivains et journalistes (dont Ralph Waldo Emerson, Washington Irving ou William Thackeray) fréquentent le salon des James. Henry assiste à la représentation de pièces de Shakespeare et d'adaptations de romans de Dickens qui le marqueront durablement.

1855 : Soucieux d'offrir à ses enfants la meilleure formation intellectuelle possible, Henry James Senior emmène sa famille vivre en Europe (Liverpool, Genève, Londres, Paris). Henry découvre notamment Flaubert, avec la lecture de *Madame Bovary*. En septembre 1857, alors que la famille a déménagé à Boulogne-sur-Mer pour limiter ses dépenses, Henry contracte une fièvre typhoïde qui le contraint à garder le lit pendant deux mois, expérience qui le marque physiquement et moralement.

1858 : Retour de la famille aux États-Unis. Installation à Newport (Rhode Island).

1859 : Nouveau départ pour Genève.

1860 : Henry passe l'été à étudier l'allemand, à Bonn. La guerre de Sécession éclate un an plus tard : deux de ses frères, Wilkie et Robertson, s'enrôlent dans l'armée ; Henry, pompier volontaire, est blessé lors d'un incendie. Peut-être cet épisode est-il à l'origine de la « blessure secrète » qu'il évoquera dans ses *Notes d'un fils et d'un frère*.

1862 : Henry entame des études de droit à Harvard qu'il abandonne au bout d'un an pour se consacrer à la littérature. William, son frère aîné, poursuit des études de médecine ; il deviendra professeur à Harvard, et sera l'auteur de travaux pionniers en psychologie et en philosophie.

1864 : La famille déménage à Boston. La même année, publication anonyme de sa première nouvelle *A Tragedy of*

Error (Une tragédie de l'erreur) dans le *Continental Monthly*, en février, et de son premier compte-rendu critique pour la *North American Review*, en octobre.

1865 : Publication de la première nouvelle qu'il signe de son nom, *The Story of a Year (Histoire d'une année)*, en mars, dans la revue *Atlantic Monthly*. Les trois années suivantes sont une période féconde : cinquante-cinq études critiques touchant à la littérature et l'art ainsi qu'onze nouvelles sont publiées dans la presse.

1869 : Voyage en Europe (Angleterre, France, Suisse, Italie) pendant une année. Sa première pièce de théâtre, *Pyramus and Thisbe*, est publiée en avril dans *The Galaxy*. En mars 1870, la mort de sa cousine Minny Temple, des suites de la tuberculose, l'affecte profondément.

1871 : Publication par épisodes de son premier roman *Watch and Ward (Le Regard aux aguets)* dans l'*Atlantic Monthly*.

1872 : Retour en Europe (Angleterre, France, Italie, Autriche, Allemagne) pour presque deux ans. Continuant d'exercer ses talents de critique et de chroniqueur et s'essayant avec succès au récit de voyage, il parvient désormais à vivre de sa plume. À Florence, il commence l'écriture de son deuxième roman, *Roderick Hudson*, consacré à la carrière avortée d'un sculpteur, publié à compter de janvier 1875 dans l'*Atlantic Monthly*.

1875 : Après quelques mois passés à New York et dans la maison familiale de Cambridge (Massachusetts) au cours desquels il publie beaucoup d'articles à des fins alimentaires, il repart en Europe au mois d'octobre comme correspondant du *New York Tribune*. Il se fixe dans un premier temps à Paris, où il se lie d'amitié avec Tourgueniev et fréquente Flaubert, Zola, Maupassant et Daudet. Publication de son premier essai littéraire majeur, « Honoré de Balzac », dans *The Galaxy*.

1876 : En décembre, déçu par la vie parisienne, il s'installe à Londres. Publication de *The American* (*L'Américain*) (1877) et de *The Europeans* (*Les Européens*) (1878), romans traitant de la confrontation des sociétés américaine et européenne, un des thèmes de prédilection de James. Suivent deux romans s'attachant précisément à dresser le portrait de jeunes femmes américaines inadaptées à la sophistication, si ce n'est la corruption, des mœurs européennes : *Daisy Miller* (1878), son premier grand succès, puis *The Portrait of a Lady* (*Portrait de femme*) (1881), considéré comme son premier chef-d'œuvre. Après le décès de ses parents en 1882, il se rapproche de sa sœur Alice, névrotique, auteur d'un célèbre *Journal*.

1886 : Publie deux romans expérimentaux, *The Bostonians* (*Les Bostoniennes*), inspiré de *L'Évangéliste* d'Alphonse Daudet et *The Princess Casamassima* (*La*

Princesse Casamassima) qu'il considère comme son roman le plus réaliste. Suivent *The Reverberator* (*Reverberator*), *The Aspern Papers* (*Les Papiers de Jeffrey Aspern*) (1887), *The Tragic Muse* (*La Muse tragique*) (1890) inspiré par la comédienne Sarah Bernhardt.

1891 : Décide de se consacrer au théâtre dans l'espoir d'acquérir une plus vaste reconnaissance et d'améliorer sa situation financière. Mais la réception de la version dramatique de *The American* n'est qu'un semi-succès – plusieurs de ses pièces ne seront pas montées. Publication de *The Pupil* (*L'Élève*) dans le *Longman's Magazine*.

1895 : La première de *Guy Domville* est un échec tel que James revient à l'écriture romanesque. Il écrit certaines de ses plus célèbres nouvelles : *The Figure in the Carpet* (*L'Image dans le tapis*) (1896) précède *The Turn of Screw* (*Le Tour d'écrou*) (1898). Parallèlement ses romans prennent un tour moins réaliste, James introduisant une part de mystère dans les mobiles qui animent ses personnages. *The Spoils of Poynton* (*Les Dépouilles de Poynton*) (1897) suivi de *What Maisie Knew* (*Ce que savait Maisie*) la même année inaugurent cette tendance.

1898 : S'installe à Rye (Sussex). Se lie avec H. G. Wells et Joseph Conrad.

1902 : Publication de *The Wings of the Dove* (*Les Ailes de la colombe*) (1902), puis des derniers grands romans : *The*

Ambassadors (Les Ambassadeurs) (1903), considéré par James comme sa plus parfaite réussite, et *The Golden Bowl (La Coupe d'or)* (1904).

1904 : Retourne aux États-Unis pour la première fois après vingt ans d'absence. Ce voyage lui inspire *American Scene (Scène américaine)*, reconnu quarante ans plus tard comme une œuvre majeure sur la civilisation américaine. Rentré en Angleterre, il travaille à une édition définitive de ses œuvres, préfaçant et révisant nombre de ses textes.

1915 : Profondément bouleversé par le conflit européen et déçu du peu d'intérêt de l'opinion américaine pour celui-ci, il acquiert la nationalité anglaise.

1916 : Décès le 28 février à Londres. Il laisse une vingtaine de romans, cent vingt nouvelles, une autobiographie, des pièces de théâtre, des carnets, des lettres et de nombreux articles critiques. Souvent comparé à Proust, Woolf ou Joyce, il est considéré comme un des grands initiateurs du roman moderne.

Repères bibliographiques

The Pupil parut initialement dans les livraisons de mars et avril 1891 du *Longman's Magazine* (Londres), avant d'être repris en volume dans *The Lesson of the Master* (Londres-New York, MacMillan, 1892). Le volume 11 des *Novels and Tales of Henry James* (New York, Ch. Scribner's sons, 1907-1909) contient une version légèrement modifiée de la nouvelle.

C'est sur cette dernière version que se base la présente traduction.

Œuvres en anglais

The Novels and Tales of Henry James : New York edition, New York, Ch. Scribner's sons, 24 vol., 1907-1909.

The Novels and Stories, Londres, MacMillan, 35 vol., 1921-1923.

The Complete Plays, Leon Edel éd., Londres, Hart-Davis, 1949.

The Complete Tales, Leon Edel éd., Londres, Hart-Davis, 12 vol., 1962-1965.

The Complete Notebooks, Leon Edel et Lyall H. Powers éd., New York, Oxford University Press, 1987.

Complete stories, 1865-1898, David Bromwich éd., New York, Library of America, Literary Classics of the United States, 3. vol., 1996-1999.

The Complete letters of Henry James, Pierre A. Walker et Greg W. Zacharias éd., Lincoln-London, University of Nebraska Press, 2006.

Œuvres en français

À ce jour, il n'existe pas d'édition des œuvres complètes d'Henry James en français : toutefois les éditions de la Différence d'une part et Gallimard d'autre part ont entrepris l'édition complète de ses nouvelles. Une grande partie de son œuvre (romans, nouvelles, essais, carnets) est disponible séparément chez bon nombre d'éditeurs dont il est impossible de faire ici une recension exhaustive. Citons le travail effectué par les éditions IO-18 qui firent paraître 23 volumes, malheureusement épuisés pour la plupart d'entre eux, reprenant des traductions réalisées des années 1950 aux années 1980.

Œuvres complètes. Nouvelles, trad. et prés. Jean Pavans, Paris, Éditions de la Différence, 3 vol, 1990-2008.

Nouvelles complètes, trad. Marie-Françoise Cachin, Annick Duperray, Max Duperray et al., Annick Duperray et Évelyne Labbé éd., Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 2 vol., 2003 (les volumes 3 et 4 restent à paraître, *L'Élève* devant figurer dans le volume 3).

Traductions de *L'Élève* en français

Dans la cage suivi de *L'Élève* et de *L'Autel des morts*, trad. Maurice Lanoire et Denyse Clairouin, Paris, Stock, Le Cabinet des cosmopolites, 1929.

L'Élève (version de 1892), trad. Pierre Leyris, illustrée de dessins de Manet, Lausanne, Mermod, collection Le Bouquet, 1958.

L'Élève et autres nouvelles, trad. Pierre Leyris, Marie Canavaggia et Marc Chadourne, Paris, Union Générale d'Éditions, 10-18, 1963, 1983 puis 10-18, 1996.

L'Élève, trad. Fabrice Hugot, Paris, Critérim, 1992 ; Paris, Seuil, Points Roman, 1994.

Études sur Henry James en français

GARNIER Marie-Reine, *Henry James et la France*, Paris, Bibliothèque de la Revue de littérature comparée, 1927 ; Genève, Slatkine, 1978.

ZÉRAFFA Michel dir., « *L'Art de la fiction* », *Henry James : neuf études*, Klincksieck, Paris, 1978.

POULET Georges, « Henry James », in *Les Métamorphoses du cercle*, Paris, Flammarion, 1979, p. 459-478.

VEZA Laurette, *Henry James, le champ du regard*, Paris, La Table ronde, 1989.

LABBÉ Évelyne, *Écrits sur l'abîme : les derniers romans de Henry James*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 1990.

EDEL Léon, *Henry James, une vie*, trad. André Müller, Paris, Seuil, 1990, éd. originale New York, Harper & Row, 1985.

OZOUF Mona, *La Muse démocratique. Henry James ou les pouvoirs du roman*, Calmann-Lévy, 1998.

WOLKENSTEIN Julie, *La scène européenne : Henry James et le romanesque en question*, Paris, H. Champion, 2000.

SAYER-ADDA Babette, *Henry James : sublimer et vivre*, Paris, P.U.F., 2007.

Sites internet en anglais

The Henry James scholar's Guide to Web Sites :

<http://www2.newpaltz.edu/~hathaway/>

The Ladder : a Henry James website, [http://www.henry-](http://www.henry-james.org.uk/)

[james.org.uk/](http://www.henry-james.org.uk/)

L'Élève

Chapitre I

Le pauvre jeune homme hésitait et temporisait, tant il lui coûtait d'aborder le sujet de sa rémunération, d'évoquer des questions financières avec une personne qui ne parlait que de sentiments et qui, semblait-il, appartenait à l'aristocratie. Pourtant, il ne désirait pas s'en aller et se considérer comme engagé sans avoir obtenu, sur cette matière, un aperçu plus conforme aux usages que celui que la dame imposante et affable lui donnait, assise, enfilant une paire de *gants de Suède** malpropres sur une main dodue et ornée de bagues, à la fois pressante et caressante, répétant inlassablement toutes sortes de choses – sauf ce qu'il aurait aimé entendre. Il aurait aimé entendre le montant de ses gages ; mais comme il s'apprêtait fébrilement à le lui dire,

* Toutes les expressions suivies d'un astérisque sont en français dans le texte.

le petit garçon revint – Mrs. Moreen l’avait envoyé hors de la pièce chercher son éventail. Il revenait sans l’éventail, lançant avec désinvolture qu’il n’avait pu le trouver. Et, laissant tomber cet aveu quelque peu cynique, il regarda droit dans les yeux celui qui se portait candidat à l’honneur de prendre son éducation en main. Ce dernier se fit la réflexion plutôt déplaisante qu’il devrait avant tout lui enseigner à avoir l’air de s’adresser à sa mère quand il lui parlait, et en particulier de ne pas lui faire de réponse aussi malséante que celle-là.

Quand Mrs. Moreen avait trouvé ce prétexte pour se débarrasser du garçon, Pemberton avait supposé qu’il s’agissait précisément d’aborder la question, bien embarrassante, de sa rémunération. Mais elle s’était contentée de faire à propos de son fils des remarques qu’il valait mieux qu’un garçon de onze ans n’entendît pas. Il n’avait été question – c’en était extravagant – que de ses qualités, sauf au moment où, baissant le ton et se frappant le côté gauche d’un geste plein de familiarité, elle avait déclaré dans un soupir : « Et tout est assombri par ça, voyez-vous. Tout est à la merci d’une faiblesse ! » Pemberton avait deviné que la faiblesse en question se situait du côté du cœur. On lui avait dit que le pauvre enfant n’était pas de constitution robuste : c’est pour cette raison qu’il avait été invité à venir traiter avec eux,

par l'entremise d'une dame anglaise qu'il avait rencontrée à Oxford et qui vivait alors à Nice. Elle se trouvait connaître tant les besoins du jeune homme que ceux de cette aimable famille américaine, en quête d'un précepteur de premier ordre.

Pemberton, observant son futur élève – il était entré dans le salon dès qu'on y avait admis le visiteur, comme pour se forger sa propre opinion –, n'en retira pas tout à fait l'impression de douce sollicitude qu'il s'était imaginé lui être due. Morgan Moreen avait quelque chose de maladif, sans être pour autant ce qu'on appelle un enfant fragile ; son air intelligent (mais bien sûr, Pemberton n'aurait pas aimé le voir stupide) faisait craindre qu'il ne fût guère aimable, sa grande bouche et ses grandes oreilles empêchant qu'on le trouvât beau. Pemberton était pudique, timide même, et le risque que son jeune écolier se révélât plus intelligent que lui figurait en bonne place parmi les périls qu'il redoutait en se lançant dans cette expérience inédite. Pourtant, songeait-il, il fallait courir ces dangers lorsqu'on acceptait ce qui s'appelait une situation dans une famille, ses titres universitaires étant jusque-là restés, financièrement parlant, d'un bien maigre rapport. Lorsque Mrs. Moreen se leva en annonçant qu'elle le libérait – il était désormais convenu que Pemberton commencerait son service d'ici la fin de

semaine – il parvint, malgré la présence de l'enfant, à bredouiller une phrase concernant le montant de ses gages. Si l'allusion ne sembla pas trop vulgaire, ce ne fut pas grâce à son sourire entendu, qui semblait faire référence à la fortune de la dame, ni au caractère à la fois vague et précis de sa demande, mais ce fut, pour être exact, parce que Mrs. Moreen se fit encore plus aimable en lui répondant : « Eh bien, je peux vous garantir que tout cela sera très correct. »

En reprenant son chapeau, Pemberton ne pouvait que se demander à combien s'élèverait « tout cela » – les gens se forment des idées si dissemblables. Quoi qu'il en fût, les mots de Mrs. Moreen semblaient lier la famille à une promesse suffisamment précise pour tirer de l'enfant un curieux petit commentaire, qui prit la forme de l'exclamation railleuse qu'on entend à l'étranger : « *Oh la-la** ! »

Pemberton, plutôt gêné, suivit du regard l'enfant qui avançait à pas lents vers la fenêtre, dos tourné, mains dans les poches, portant sur ses épaules vieilles l'air d'un garçon qui ne jouait pas. Le jeune homme se demanda s'il saurait lui apprendre à jouer, bien que sa mère lui eût confié qu'il en était incapable et que pour cette raison l'école lui était interdite. Mrs. Moreen, sans témoigner le moindre embarras, continua platement : « Mr. Moreen

sera ravi de satisfaire à toutes vos demandes. Comme je vous l'ai dit, on l'a appelé à Londres pour une semaine. Vous pourrez dès son retour vous entendre avec lui. »

Elle avait l'air si sincère et amical que le jeune homme ne put que répondre, riant en chœur avec son hôtesse :

« Oh, j'imagine que la bataille ne sera pas trop rude.

– Ils vous donneront tout ce que vous voudrez, dit tout à coup le garçon en revenant vers eux. Le prix des choses nous est égal. Nous vivons terriblement bien.

– Mon chéri, comme tu es original ! » s'exclama la mère.

Elle tendit pour le caresser une main exercée, mais n'atteignit pas son but. Le garçon se déroba, puis posa sur Pemberton un regard où la malice le disputait à l'innocence. Le jeune homme avait déjà eu le temps de remarquer comme son petit visage de faune pouvait d'un instant à l'autre changer d'âge. C'était alors un visage d'enfant, mais qui semblait sous l'influence d'intuitions et de connaissances étranges. Pemberton, ayant tendance à se méfier de la précocité, fut déçu d'en trouver des signes chez cet élève qui n'était pas tout à fait adolescent. Mais il devinait qu'il ne s'ennuierait pas avec Morgan et qu'au contraire l'enfant le stimulerait – cette idée séduisait le jeune homme et l'inquiétait à la fois.

« Voyez ce petit fanfaron ! Nous n'avons pas une vie si luxueuse ! » protesta gaiement Mrs. Moreen.

Elle essayait de nouveau d'attirer le garçon à elle.

« Maintenant vous savez à quoi vous attendre, dit-elle en se tournant vers Pemberton.

– Mieux vaut en attendre le moins possible, coupa l'enfant. Mais nous sommes des gens du dernier chic.

– Mon garçon, c'est toi qui le dis, répondit Mrs. Moreen, tendrement moqueuse. Eh bien, à vendredi – ne me dites pas que vous êtes superstitieux – et surtout ne nous faites pas faux bond. Vous nous verrez tous le jour de votre arrivée. Je suis vraiment désolée que les filles ne soient pas à la maison. Je pense que vous vous entendrez bien. Et, vous savez, j'ai un autre garçon, très différent de celui-ci.

– Il essaie de m'imiter, dit Morgan à leur ami.

– Il essaie ? Mais enfin, il a vingt ans ! s'écria Mrs. Moreen.

– Vous avez beaucoup d'esprit », remarqua Pemberton.

Sa mère appuya ce jugement avec enthousiasme, déclarant que les mots de Morgan faisaient les délices de la maison. Le garçon, sans prêter aucune attention à ce qu'elle disait, interrogea soudain le visiteur, qui se demanda plus tard comment son effronterie – pour ne pas dire son incorrection – ne l'avait pas choqué :

« Mais désirez-vous vraiment venir ?

– En doutez-vous, après une telle description de ce qui m'attend ? » répondit Pemberton.

Il ne désirait pourtant pas venir. S'il venait, c'est qu'il lui fallait bien trouver une occupation depuis qu'une année passée à l'étranger avait eu raison de sa fortune. Il avait épuisé son maigre patrimoine en se laissant porter par un flot ininterrompu d'expériences et, s'il avait entièrement profité de ce flot, il ne pouvait plus payer la note de sa pension. Et puis il décelait dans les yeux du garçon l'éclat d'un appel lointain.

« Eh bien, je ferai de mon mieux pour vous », dit Morgan avant de repartir.

Il sortit par l'une des portes-fenêtres. Pemberton le vit s'accouder au parapet de la terrasse, où il demeura pendant que le jeune homme prenait congé de sa mère. S'apercevant que le futur précepteur semblait attendre de son élève un au revoir, elle coupa court : « Laissez, laissez-le, il est si original ! » Pemberton supposa qu'elle craignait l'une de ses sorties. « C'est un petit génie, vous l'adorerez, ajouta-t-elle. C'est de loin la personne la plus intéressante de la famille. » Avant qu'il ait pu protester de quelque politesse, elle conclut sur ces mots : « Mais nous sommes tous des gens bien, vous verrez. »

« C'est un génie, vous l'adorerez ! » Ces mots revinrent souvent frapper son esprit avant le vendredi. Ils suggéraient entre autres que les génies n'étaient pas toujours dignes d'être aimés. Cependant tout était pour

le mieux s'il était contraint, par quelque difficulté, à s'investir dans ses fonctions de précepteur, lui qui avait peut-être considéré comme trop certain qu'il n'en retirerait que dégoût. Quittant la villa après l'entretien, il leva les yeux vers le balcon et vit l'enfant se pencher par-dessus. « Nous allons bien nous amuser », cria-t-il.

Morgan réfléchit quelque temps, avant de répliquer gaiement : « D'ici votre retour, j'aurai trouvé quelque chose de spirituel à répondre ! »

À ces mots Pemberton songea : « Après tout, il est plutôt sympathique. »

Chapitre II

Comme l'avait promis Mrs. Moreen, il les vit tous le vendredi. Son mari était rentré, les filles et le fils aîné se trouvaient à la maison. Mr. Moreen avait une moustache blanche, une allure confiante et, à la boutonnière, le ruban d'un ordre étranger – accordé, comme Pemberton l'apprit par la suite, pour services rendus. Quels services, il n'en fut jamais vraiment certain : c'était une des nombreuses informations qu'il ne put apprendre du si confiant Mr. Moreen. Seule transparaissait son indéniable qualité d'homme du monde. Ulick, le premier né, se préparait manifestement à exercer la même profession mais il partait avec le double inconvénient d'une boutonnière à peine fleurie et d'une moustache qui ne pouvait prétendre lui donner un genre. Les filles avaient des cheveux, de l'allure, des manières et de petits pieds grassouillets, mais elles n'étaient jamais sorties seules. Quant à Mrs. Moreen, Pemberton put observer de plus près qu'elle n'était élégante que par intermittence et que

sa mise n'était pas toujours adaptée à la situation. Son mari, comme elle l'avait promis, entendit avec un vif intérêt les idées que Pemberton nourrissait quant à son salaire. Le jeune homme s'était efforcé de les rendre modestes et Mr. Moreen lui confia qu'en ce qui le concernait, il les trouvait assurément très minces mais non dépourvues d'une certaine noblesse. Il ajouta qu'il aspirait à nouer des relations très étroites avec ses enfants, à devenir leur confident, et qu'il passait son temps à chercher pour eux ce qu'il y avait de meilleur. C'est pour cela qu'il s'en allait, à Londres ou ailleurs – pour chercher ce qu'il y avait de meilleur. Cette quête guidait la vie de chacun des membres de la famille et constituait leur véritable occupation. Ils cherchaient tous le meilleur – ils reconnaissaient franchement la nécessité d'une telle activité. Ils désiraient que l'on comprenne qu'ils formaient une famille sérieuse et que leur fortune, même si elle convenait parfaitement à une famille sérieuse, devait être administrée avec la plus grande attention. Mr. Moreen, comme l'oiseau mâle, cherchait la subsistance pour le nid. Ulick, lui, la trouvait surtout au club, où Pemberton devinait qu'il se la procurait habituellement sur un tapis vert. Les filles se coiffaient et s'habillaient seules, et notre jeune homme se sentait enclin à se féliciter que l'éducation de Morgan,

bien qu'elle se dût naturellement d'être excellente, ne représentât pas une trop grande dépense. Il en vint bientôt à s'en féliciter pour de bon, faisant passer ses propres besoins après l'intérêt que lui inspiraient le caractère de l'enfant, son éducation et le plaisir de bien s'entendre avec lui.

Pendant les premières semaines, lorsqu'ils firent connaissance, Morgan lui avait semblé aussi énigmatique qu'une page écrite dans une langue inconnue – différant du tout au tout des petits Anglo-Saxons prévisibles qui lui avaient donné une fausse image de l'enfance. D'ailleurs, tout le mystérieux volume au sein duquel une main d'amateur avait inséré ce cahier qu'était le garçon, demandait lui aussi une grande pratique avant d'être traduit. Aujourd'hui, après un intervalle de temps considérable, il reste dans les souvenirs que Pemberton conserve des Moreen et de leur étrangeté, quelque chose de fantasmagorique, comme un reflet dans un prisme ou le monde vu au travers d'un roman-feuilleton. S'il n'avait en sa possession quelques témoignages tangibles – une boucle des cheveux de Morgan coupée de sa propre main et la demi-douzaine de lettres que Pemberton reçut lors de leur séparation – tout cet épisode et les silhouettes qui le peuplent sembleraient trop inconsistants pour appartenir à autre chose qu'au domaine du

rêve. Le plus curieux de tout était leur succès (tel qu'au début au moins il se le représentait), alors que jamais famille ne lui avait paru aussi remarquablement disposée à l'échec. N'était-ce pas un succès que de l'avoir gardé aussi longtemps auprès d'eux et de façon si méprisable ? N'était-ce pas un succès que de l'avoir amené à s'investir pleinement, dès le premier matin, au *déjeuner**, le vendredi de son arrivée – ce qui aurait suffi, oui, à rendre quelqu'un superstitieux –, et ceci sans calcul, sans s'être concertés au préalable, mais par l'heureux instinct qui les liait si étroitement, comme s'il se fût agi d'une troupe de bohémiens ? Car ils l'amusaient autant qu'une troupe d'authentiques bohémiens. Bien qu'il fût jeune encore et qu'il n'eût pas une grande connaissance du monde – les années qu'il avait passées en Angleterre s'étaient révélées particulièrement communes –, les conventions à rebours qui régissaient la vie des Moreen (parce qu'ils avaient tout de même établi leurs propres normes) lui donnaient l'impression d'un renversement complet. Il n'avait rien vu de tel à Oxford et rien entendu de pareil pendant quatre années passées à Yale, à une époque où il ne se privait pourtant pas de considérer sa vie comme une réaction au puritanisme. La réaction des Moreen, elle, allait plus loin encore. Il s'était trouvé très subtil, le premier jour, lorsqu'il les

avait tous placés sous l'étiquette « cosmopolite » : plus tard, elle lui parut bien faible et inexpressive – pour tout dire, irrémédiablement provisoire.

Pourtant, quand il la leur appliqua pour la première fois, il ressentit un accès de joie – bien que précepteur, il était encore avide d'expériences nouvelles – en s'imaginant que vivre avec eux serait connaître la vraie vie. C'était leur étrange sociabilité qui le lui annonçait – leur bavardage en plusieurs langues, leur gaieté, leur bonne humeur, leur nonchalance incessante (ils étaient toujours à se préparer, des heures durant – Pemberton avait un jour pris Mr. Moreen à se raser dans le salon), leur français, leur italien et, parmi toutes ces langues qu'ils maniaient à la perfection, l'apparition inopinée de l'américain, froid et brutal. Ils se nourrissaient de macaroni et de café, préparés à la perfection, mais ils connaissaient les recettes d'une centaine d'autres plats. Ils débordaient de musique, de chansons et passaient leur temps à fredonner, chacun reprenant les mélodies de l'autre. Ils semblaient connaître les villes du continent en professionnels et parlaient des « bons endroits » comme s'ils avaient été pickpockets ou musiciens des rues. À Nice, ils avaient une villa, une voiture, un piano et un banjo, et ils se rendaient aux réceptions officielles. Ils étaient un vivant calendrier des « jours » de leurs amis – Pemberton

les savait prêts, même malades, à sortir du lit pour leur rendre visite. Ces jours, lorsque Mrs. Moreen les évoquait avec Paula et Amy, faisaient paraître la semaine plus longue que nature. Leur expérience du monde était telle qu'elle donna tout d'abord à Pemberton l'impression d'une immense culture. Mrs. Moreen avait traduit quelque chose à une époque ancienne, un auteur dont Pemberton se sentit *borné** de n'avoir jamais entendu parler. Ils pouvaient imiter le vénitien et chanter en napolitain, et quand ils désiraient se dire quelque chose de particulièrement personnel, ils parlaient dans un dialecte qu'ils s'étaient forgé, un code oral et changeant que Pemberton prit d'abord pour le patois d'un de leurs pays, mais qu'il « comprenait » comme il n'aurait saisi aucun idiome dérivé de l'espagnol ou de l'allemand. « C'est la langue de la famille, l'ultramoreen », lui dit Morgan non sans humour. Mais le garçon condescendait rarement à l'employer, bien qu'il s'exprimât couramment en latin, comme un petit prélat.

Parmi tous les « jours » dont la mémoire de Mrs. Moreen était surchargée, elle s'était débrouillée pour y placer le sien propre, que ses amis oublièrent parfois. Mais la maison avait l'air fréquenté : on citait dans la conversation une foule de gens comme il faut, et on y voyait quelques messieurs mystérieux qui portaient des

titres étrangers et des costumes anglais, des hommes que Morgan appelait les « princes » et qui, assis avec les filles sur les sofas, parlaient français très haut – bien qu’avec une pointe d’accent – comme pour montrer qu’ils ne disaient rien que de très honnête. Pemberton se demandait comment les princes pourraient jamais se déclarer ainsi, sur ce ton, en public – car il admettait cyniquement que c’était ce que l’on attendait d’eux. Puis il convint que, dût-elle laisser échapper une telle occasion, Mrs. Moreen ne souffrirait jamais que Paula ou Amy reçoivent seules. Non qu’elles fussent timides mais, tout simplement, leur surveillance même les rendait innocemment disponibles. Cette maison était remplie de bohêmes dont l’unique rêve était de devenir des philistins.

Pourtant, sur un point, ils perdaient toute mesure. Ils étaient d’une gentillesse extraordinaire avec Morgan, comme s’ils avaient été ensorcelés. C’était une véritable tendresse, une admiration non feinte, également forte en chacun d’eux. Ils allaient jusqu’à louer sa beauté, qui n’était pas grande, et avaient aussi peur de lui que s’ils l’avaient deviné fait d’une argile meilleure que la leur. Ils en parlaient comme d’un petit ange et d’un prodige, évoquant sa santé délicate avec des visages graves. Pemberton commença par redouter quelque extravagance qui lui fit détester le garçon, mais avant qu’elle se

produisît, il devint lui-même extravagant. Plus tard, quand il en eut suffisamment vu pour détester les autres, il trouva comme une contrepartie à sa résignation dans leur éternelle bienveillance pour Morgan – ils marchaient sur la pointe des pieds s'ils s'imaginaient qu'il était malade, allant jusqu'à renoncer au « jour » de quelqu'un pour lui apporter un peu de réconfort. Se mêlait à tout cela le souhait très étrange de rendre l'enfant indépendant, comme s'ils ne se sentaient pas assez bons pour lui. Ils le confiaient au nouveau membre de leur cercle, avec l'air de souhaiter que quelqu'un de plus libre qu'eux se dévoue, adopte l'enfant et les débarrasse de leur fardeau. Ils furent enchantés de voir Morgan bien s'entendre avec son compagnon et c'était, pour eux, le plus grand éloge qu'on pût adresser au jeune homme. On était surpris de les voir déployer tant d'efforts pour réconcilier les apparences avec ce qui s'avérait le point essentiel : ils adoraient l'enfant et désiraient ardemment s'en laver les mains. Voulaien-ils se débarrasser de lui avant qu'il ne les démasque ? – Pemberton, lui, les démasquait mois après mois. Quoi qu'il en fût, la famille du garçon, si aimante, se détourna d'eux avec une délicatesse exagérée, comme pour ne pas encourir le reproche de les importuner. Comprenant que son élève n'avait presque rien en commun avec les autres membres de sa famille (c'est eux

qui, les premiers, le lui firent remarquer ; ils le proclamèrent en toute humilité), le précepteur en vint à s'interroger sur les mystères de l'atavisme. D'où venait la distance du garçon par rapport à l'essentiel de ce qu'ils représentaient, c'était plus qu'un simple observateur ne pouvait déterminer – tout cela s'était probablement tenu caché pendant deux ou trois générations.

Quant à Pemberton, il lui fallut bien du temps pour porter un jugement correct sur son élève, tant l'avaient mal préparé les jeunes barbares infatués à qui était destinée la tradition du préceptorat telle qu'il la connaissait. Morgan était dissipé et surprenant. Il lui manquait bien des traits de caractère qu'on suppose communs à tous les génies et il abondait en d'autres qualités qu'on accorde aux êtres dont l'intelligence dépasse toute mesure. Un jour, Pemberton fit un grand pas en avant : la question était réglée si l'on comprenait que l'intelligence de Morgan dépassait véritablement toute mesure et que cette maxime, bien qu'elle fût encore insuffisante, constituait la seule base sur laquelle on pouvait agir avec lui. Son caractère était celui d'un enfant dont l'école n'avait pas simplifié la vie. Il faisait preuve d'une sensibilité très personnelle qui pouvait se révéler désastreuse pour lui mais charmante pour les autres, et d'une large gamme de perceptions raffinées – semblables à de légères vibrations

musicales et aussi entêtantes que des airs entendus çà et là – engendrées par sa vie errante à travers l'Europe, à la suite de sa tribu nomade. Il est difficile de recommander à tous semblable éducation, mais ses résultats sur un tel sujet étaient aussi remarquables que le poinçon d'une pièce de porcelaine fine. Il y avait aussi en lui une petite teinte de stoïcisme, qui résultait sans aucun doute de ce qu'il avait eu à supporter la douleur très jeune ; cela pouvait passer pour du cran et rendait moins inquiétante l'idée qu'on lui aurait fait, à l'école, une réputation de bête curieuse et polyglotte. À vrai dire, Pemberton se surprit rapidement à se réjouir que Morgan ne retournât jamais à l'école : sur un million de garçons, elle était probablement bonne pour tous sauf un, et Morgan était ce millionième. En lui donnant l'occasion de se comparer aux autres, elle l'aurait conduit à se sentir supérieur – et il aurait alors fallu lui administrer quelques bonnes corrections. Pemberton essaierait de lui tenir personnellement lieu d'école – de jouer le rôle de cinq cents ânes broutant – de sorte que le garçon, qui ne gagnerait aucun prix, restât spontané, irresponsable et amusant – bien que sa nature enfantine fût agitée d'une vie intense, il conservait assez d'insouciance pour faire preuve d'humour. Même dans l'atmosphère pesante engendrée par les diverses infirmités de Morgan, de nombreuses

plaisanteries surgissaient. C'était un garçon cosmopolite, perspicace, maigre et pâle, qui n'était pas encore épanoui, aimait la gymnastique intellectuelle et avait également remarqué plus de choses concernant le comportement humain qu'on aurait pu le supposer. Il conservait néanmoins une chambre remplie de ses superstitions, où il brisait chaque jour une douzaine de jouets.

Chapitre III

Un soir, à Nice, comme la nuit tombait et que nos deux amis, après avoir marché, se délassaient au plein air, contemplant l'éclat rose du couchant par-delà la mer, l'enfant dit soudain à son compagnon :

« Cela vous plaît-il de vivre ainsi avec nous, dans notre intimité ?

– Mon cher ami, pourquoi resterais-je, si ça ne me plaisait pas ?

– Et comment puis-je savoir que vous resterez ? Vous ne resterez pas bien longtemps, j'en suis presque sûr.

– J'espère bien que vous ne pensez pas à me chasser », dit Pemberton.

Morgan parlait les yeux fixés sur le couchant.

« Il me semble que si je voulais faire une bonne action, je vous chasserais.

– Eh bien, même si je suis censé vous enseigner la vertu, je vous conseille, dans cette affaire, de ne pas faire de bonne action.

– Vous êtes très jeune, heureusement, poursuivit Morgan en se tournant de nouveau vers lui.

– Oui, bien sûr, comparé à vous !

– J'en conclus donc que ce ne serait pas très grave si vous perdiez un peu de temps.

– C'est une bonne façon de voir les choses », fit Pemberton, conciliant.

Ils se turent pendant une minute, après quoi le garçon demanda :

« Aimez-vous mon père et ma mère autant que vous le dites ?

– Mon Dieu, mais ce sont des gens charmants ».

Morgan accueillit cette réponse par un silence. Puis il lança soudain, sur un ton familier, mais non sans tendresse : « Vous êtes un sacré blagueur ! »

Pour une raison ou une autre, entendant ces mots, Pemberton changea de couleur. Le garçon s'aperçut immédiatement que son précepteur avait rougi, sur quoi il rougit à son tour, et tous deux échangèrent un regard qui en disait assez long : on y lisait qu'ils avaient pris conscience de bien plus de choses qu'on avait accoutumé d'évoquer, même tacitement, dans une telle relation, ce qui produisit de l'embarras chez Pemberton. Il venait seulement de se rendre compte que peu à peu se posait, sous une forme vague, une question amenée à

jouer dans son commerce avec son jeune compagnon un rôle à la fois singulier et tout à fait inédit, comme il se le figurait au vu de circonstances aussi particulières. Plus tard, quand il en vint à discuter avec lui d'une façon qui est rarement celle dont on discute avec son élève, il repensa à cet instant de grande maladresse, sur ce banc, à Nice, comme à l'aube d'une complicité qui n'avait fait que croître. Ce qui ajouta à cette maladresse fut qu'il crut devoir déclarer à Morgan qu'il pouvait très bien dire de lui, Pemberton, tout le mal qu'il souhaitait, mais qu'il ne devait en aucun cas s'en prendre à ses parents. À quoi Morgan put facilement répondre qu'il n'avait pas songé à dire du mal d'eux, ce qui était la vérité et mit Pemberton dans l'erreur. « Alors pourquoi suis-je un blagueur quand je dis que, pour ma part, je les trouve charmants ? » demanda le jeune homme, conscient de faire preuve d'une certaine rudesse.

« Eh bien, ce ne sont pas vos parents.

– Ils vous aiment plus que tout au monde. N'oubliez jamais cela, dit Pemberton.

– Est-ce pour cette raison que vous les aimez tant ?

– Ils sont très gentils avec moi, répondit Pemberton, évasif.

– Vous êtes un blagueur ! » dit Morgan en riant, passant le bras sous celui de son tuteur. Il s'appuya contre

lui, regardant de nouveau au loin sur la mer, et agitant ses longues jambes frêles.

« Attention à mes tibias ! » dit Pemberton en songeant : « Suffit. Je ne vais pas me plaindre d'eux auprès du gamin ! »

« Il y a aussi une autre raison, reprit Morgan en arrêtant de remuer les jambes.

– Une autre raison à quoi ?

– En dehors du fait qu'ils ne sont pas vos parents.

– Je ne vous comprends pas, dit Pemberton.

– Vous me comprendrez bien assez tôt. N'en parlons plus. »

Il ne tarda pas à comprendre, mais il lui fallut se battre contre lui-même avant de l'accepter. Rien ne lui semblait plus étrange que d'avoir à disputer ainsi avec Morgan. Il soupçonnait que les Moreen avaient eu l'espoir de faire naître cette discussion. Mais au moment où elle s'engagea, il était incapable de se quereller pour de bon avec l'enfant. Morgan était un cas à part, on ne pouvait le connaître sans accepter ses conditions, tout étranges qu'elles fussent, et Pemberton n'éprouvait déjà plus d'aversion pour les cas à part quand il en était venu à le connaître. Il se retrouvait donc dans une véritable impasse. Négligeant son intérêt, il s'était attaché au garçon, et ils auraient à faire face ensemble à la réalité.

Avant qu'ils ne rentrent à la maison, ce soir-là, à Nice, le garçon lui dit, le prenant par le bras :

« Eh bien, quoi qu'il arrive, vous vous accrocherez jusqu'au dernier moment.

– Le dernier moment ?

– Jusqu'au moment où vous vous avouerez battu.

– C'est vous qu'il faudrait battre », s'écria le jeune homme en l'attirant vers lui.

Chapitre IV

Un an après l'arrivée de Pemberton parmi eux, Mr. et Mrs. Moreen quittèrent brusquement la villa de Nice. Il s'était habitué à cette soudaineté, pour l'avoir vue pratiquée à grande échelle pendant deux courts voyages riches en péripéties, l'un en Suisse, le premier été, et l'autre tard dans l'hiver, quand ils avaient tous gagné Florence en hâte : après dix jours, la ville ne leur plaisant pas autant qu'ils l'avaient escompté, ils avaient sonné la retraite et sombré dans un curieux marasme. Ils étaient revenus à Nice, selon leur expression, « pour toujours », ce qui ne les empêcha pas, par une nuit triste et lourde du mois de mai, de se presser dans un wagon de seconde classe (on ne pouvait jamais prévoir dans quelle classe ils voyageraient), où Pemberton les aida à embarquer toute une collection de sacs et de paquets. Pour expliquer cette manœuvre, ils déclarèrent qu'ils avaient décidé de passer l'été « sous des cieux plus vivifiants » ; mais, une fois à Paris, ils échouèrent dans un petit meublé – au quatrième

étage d'un immeuble situé sur une avenue de troisième ordre, dans la cage d'escalier duquel persistait une odeur désagréable et où le *portier** fit preuve d'un caractère détestable – et ils passèrent les quatre mois qui suivirent dans la misère la plus noire.

C'est au précepteur et à son élève qu'échut la meilleure part de ce surprenant séjour. La visite des Invalides, de Notre-Dame, de la Conciergerie et de tous les musées fournit prétexte à bon nombre de promenades, dont ils tirèrent grand profit. Ils apprirent à connaître Paris, ce qui leur fut utile puisqu'ils y revinrent une autre année pour un séjour plus long, dont l'atmosphère générale, dans le souvenir de Pemberton, se distinguait mal, hélas ! de celle du premier. Il revoyait Morgan dans ses sempiternels knickerbockers, qui ne s'accordaient pas avec sa veste et qui, devenus miteux, s'usaient à mesure qu'il grandissait. Il se souvenait de certains trous caractéristiques de trois ou quatre paires de bas de couleur.

Si Morgan était chéri par sa mère, il n'était jamais plus convenablement habillé que le strict nécessaire – ce qui était, bien sûr, en partie de son fait, car il était aussi indifférent à son apparence qu'un philosophe allemand. « Mon cher ami, vous êtes littéralement en guenilles », lui lançait Pemberton sur un ton d'ironique reproche – ce à

quoi l'enfant répondait, l'examinant avec calme des pieds à la tête : « Mais vous aussi, mon cher ami ! Et je n'ai nulle intention de vous faire de l'ombre ». Pemberton ne trouvait rien à répliquer, tant cette remarque correspondait à la réalité. Si toutefois les carences de sa propre garde-robe pouvaient constituer un chapitre à elles seules, il n'aimait pas l'idée que son jeune élève parût trop pauvre. Plus tard, il prit l'habitude de dire : « Eh bien, si nous sommes pauvres, pourquoi, après tout, ne devrions-nous pas en avoir l'air ? » et il se consolait en se disant que l'allure miteuse de Morgan lui apportait quelque chose qui le vieillissait, lui donnait l'air gentleman, et qu'elle le distinguait d'un garnement occupé à jouer et à abîmer ses affaires. Il pouvait citer l'une après l'autre les étapes par lesquelles, voyant peu à peu son jeune fils s'abandonner à la compagnie de son tuteur, Mrs. Moreen en vint sagement à ne plus renouveler ses habits. Elle ne faisait rien qui ne pût être montré : elle le négligeait parce que personne ne lui prêtait attention ; par la suite, comme son apparence illustrait cette astucieuse politique, elle découragea ses apparitions publiques à la maison. Son point de vue n'avait rien d'absurde : dans la famille, seuls ceux qu'on présentait se devaient d'être présentables.

Durant cette période, et pendant d'autres aussi, Pemberton fut très gêné par l'idée que son jeune

compagnon et lui pussent choquer les gens. Ils erraient, languides, dans le Jardin des Plantes, comme s'ils n'avaient nulle part où aller. L'hiver, ils s'asseyaient dans les galeries du Louvre, édifice d'une splendide ironie à l'égard des sans-logis, comme pour profiter du *calorifère**. Il leur arriva d'en rire : c'était le genre de plaisanterie dont le garçon se montrait tout à fait capable. Ils s'imaginaient appartenir à la grande cohorte informe de ceux qui vivent au jour le jour dans cette ville immense, et par manière de jeu ils tiraient fierté de cette appartenance – elle leur montrait la « vraie vie » et leur faisait prendre conscience de l'existence d'une fraternité populaire. Si Pemberton, dans ce dénuement, ne se sentait pas solidaire de son jeune compagnon (car après tout les parents de Morgan l'aimaient trop pour le laisser jamais vraiment souffrir), le garçon du moins l'était de lui, ce qui revenait au même. Il se demandait de temps à autre à quoi pouvaient penser les gens qu'ils croisaient, persuadé qu'ils les regardaient de travers, comme s'ils eussent flairé un rapt. Personne ne pouvait se figurer que Morgan était un jeune patricien accompagné de son précepteur – il n'était pas suffisamment élégant pour cela. À la rigueur, il pouvait passer pour le malingre petit frère de son compagnon. De temps à autre, il avait une pièce de cinq francs en poche et, mis

à part la fois où il acheta deux ravissantes cravates, forçant Pemberton à en accepter une, ils les dépensèrent, avec une rigueur toute scientifique, en livres d'occasion. C'était alors une excellente journée, qui se déroulait invariablement sur les quais, à farfouiller dans les casiers poussiéreux qui garnissent les parapets. De tels moments les aidaient à vivre, car ils avaient épuisé leur stock de livres très peu de temps après avoir fait connaissance. Pemberton en avait laissé un certain nombre en Angleterre, mais il s'était vu obligé d'écrire à un ami pour lui demander d'avoir l'amabilité de trouver quelqu'un à qui les vendre.

Lorsqu'ils furent contraints de renoncer à partir, cet été-là, vers des horizons plus cléments, le jeune homme ne put s'empêcher de soupçonner que la coupe leur avait été retirée des lèvres suite à un rude coup qu'il leur avait porté. Ç'avait été, selon son expression, son premier éclat auprès de ses employeurs, sa première tentative victorieuse – bien que la victoire fût mince – de les forcer à considérer l'impasse dans laquelle il se trouvait. On était manifestement à la veille d'un voyage coûteux, et ce moment lui avait paru propice à une sérieuse semonce, au lancement d'un ultimatum. Aussi ridicule que cela en eût l'air, il n'avait jamais réussi à obtenir, sans être interrompu, un entretien privé avec les deux parents ou un

seul d'entre eux. Ils étaient toujours flanqués de leurs aînés et le pauvre Pemberton avait la plupart du temps son jeune élève avec lui. S'il avait bien compris que, dans cette maison, la sensibilité d'une personne pouvait prendre quelques coups, il s'était toujours fait le plus grand des scrupules de ne pas annoncer publiquement à Mr. et Mrs. Moreen qu'il ne pourrait continuer longtemps de la sorte s'ils ne lui donnaient pas un peu d'argent. Il lui restait suffisamment d'innocence pour s'imaginer qu'Ulick, Paula et Amy ignoraient qu'il n'avait touché que cent quarante francs depuis son arrivée, et suffisamment de magnanimité pour ne pas désirer compromettre leurs parents à leurs yeux. À présent Mr. Moreen l'écoutait de la même manière qu'il écoutait tout le monde et toute chose, en homme du monde, et paraissait l'inciter poliment à tâcher de se montrer à son tour un peu plus homme du monde. Pemberton, confronté à cette attitude, mesurait l'avantage qu'elle donnait à son interlocuteur. Il ne montrait nulle gêne, nul embarras, alors que le jeune homme qui était à son service en ressentait bien plus qu'il n'aurait dû. Mr. Moreen n'était pas non plus surpris, du moins pas plus qu'un gentleman ne se doit de l'être quand il s'avoue légèrement choqué – bien que ce ne fût pas, à strictement parler, par l'attitude de Pemberton.

« Nous devons examiner cela, n'est-ce pas, ma chère ? » dit-il à sa femme. Il assura son jeune ami que la question recevrait toute son attention et s'éclipsa, insaisissable, avec l'air de dire que les convenances lui dictaient de franchir la porte avant sa femme et qu'il le déplorait sans pouvoir s'y soustraire. Quand l'instant d'après Pemberton se trouva seul avec Mrs. Moreen, ce fut pour l'entendre répéter : « Mais bien sûr, mais bien sûr », tout en caressant l'arrondi de son menton – elle semblait hésiter entre une douzaine de solutions. S'ils ne partirent pas cet été-là, Mr. Moreen put au moins disparaître pour quelques jours. Pendant son absence, sa femme aborda de nouveau le sujet, spontanément, mais elle se borna à dire que, selon elle, ils s'entendaient très bien depuis le début. La réponse de Pemberton à cette révélation fut qu'à moins qu'ils ne lui versassent un acompte, il les quitterait sur-le-champ et pour toujours. Il savait qu'elle se demanderait de quelle façon il pourrait les quitter, et pendant quelque temps, il s'attendit à ce qu'elle lui pose la question. Elle ne le fit pas, ce dont il lui fut presque reconnaissant tant il aurait été incapable de répondre.

« Vous ne partirez pas, vous le savez bien. Le sort de Morgan vous importe trop pour cela, dit-elle. Il vous importe trop, vous le savez bien, mon cher jeune

homme. » Elle partit d'un rire presque goguenard où Pemberton crut entendre comme un reproche sur lequel on n'insisterait pas. Puis elle agita vers lui un mouchoir malpropre.

Pemberton était pleinement décidé à sévir dès la semaine suivante, ce qui lui laissait le temps d'obtenir la réponse à une lettre qu'il avait envoyée en Angleterre. S'il n'en fit rien, c'est-à-dire s'il resta une année de plus et ne partit que pour trois mois, ce ne fut pas uniquement parce que Mr. Moreen, avant que Pemberton n'eût reçu la réponse à sa lettre (elle fut d'ailleurs des plus décevantes), avait eu la générosité de lui compter, à voix haute, et une fois de plus avec le sacrifice à la « forme » si caractéristique de l'homme du monde, trois cents francs d'un bel or sonnante et trébuchant. Il était agacé de devoir donner raison à Mrs. Moreen : il ne supportait pas, même en cas de nécessité, de devoir quitter l'enfant. Cette idée lui était devenue plus claire, précisément pour cette raison que, la nuit où il avait lancé son appel désespéré à ses employeurs, il avait pour la première fois réalisé sa position. N'était-ce pas une autre preuve du succès avec lequel ils pratiquaient leur art que d'être parvenus à détourner si longtemps l'éclair qui l'illuminerait ? Cet éclair le frappa, avec une violence dont aurait pu rire un éventuel spectateur, lorsqu'il fut rentré dans

sa petite chambre servile. Celle-ci donnait sur une cour fermée par un mur sale et nu, qui renvoyait, en plus de bruits de vaisselle, le reflet de celles des fenêtres de derrière qui étaient éclairées. Il s'était tout simplement livré à une bande d'aventuriers. L'idée, le mot même semblaient revêtir pour lui une horreur romantique, tant il s'était toujours conformé à de sages principes. Plus tard, le mot prit un sens qui l'intéressa davantage et parvint presque à l'apaiser : il faisait référence à une morale et Pemberton pouvait apprécier une morale. Ce n'était pas uniquement parce qu'ils ne payaient pas leurs dettes ou qu'ils vivaient aux crochets de la bonne société que les Moreen étaient des aventuriers, mais parce que leur vision de la vie, obscure, confuse et instinctive comme celle d'un animal rusé, insensible aux couleurs, était faite de calcul, de rapacité et de mesquinerie. Bien sûr, ils étaient « respectables » mais cela ne les en rendait que plus *immondes**. La conclusion des ruminations du jeune homme était très simple : seuls leur snobisme et leur flagornerie les poussaient à vivre en aventuriers. On ne pouvait pas donner d'eux une description plus complète – telle était la loi qui régissait leur comportement. Même lorsque cette vérité fut devenue lumineuse aux yeux de leur pénétrant pensionnaire, il resta incapable de s'avouer combien ce petit garçon hors du

commun, qui représentait désormais dans sa vie une telle complication, l'avait préparé à la recevoir. Encore moins se doutait-il de ce que le petit garçon ne tarderait pas à lui apprendre.

Chapitre V

Dans les semaines qui suivirent apparut le véritable problème, celui de savoir jusqu'à quel point on pouvait se trouver des excuses à parler des turpitudes de ses parents avec un enfant de douze, treize ou quatorze ans. Bien sûr, au premier abord, prendre une telle liberté semblait absolument inexcusable, et tout à fait impossible ; d'ailleurs la question ne se posa pas pendant quelque temps, après que Pemberton eut reçu ses trois cents francs. Cette somme produisit une accalmie temporaire, le soulageant de la pression la plus immédiate. Lorsque le jeune homme eut modestement enrichi sa garde-robe, il lui resta même quelques francs en poche. Il crut que les Moreen le regardaient comme s'il avait été presque trop élégant et qu'ils devaient faire attention à ne pas l'abîmer. Si Mr. Moreen n'avait pas été à ce point homme du monde, il aurait peut-être parlé de la liberté que représentait, de la part d'un subordonné, le fait de porter de telles cravates. Mais Mr. Moreen était toujours suffisamment homme du

monde pour laisser faire – il l'avait assez prouvé. Pemberton, curieusement, pressentait que Morgan, bien qu'il n'en dît rien, savait que quelque chose s'était passé. Mais trois cents francs, surtout quand on a des dettes, ne durent pas éternellement. Quand le trésor eut disparu, le garçon devina que l'argent lui faisait défaut et eut une réaction inattendue. La famille était revenue à Nice au début de l'hiver, mais pas dans la charmante petite villa. Les Moreen étaient descendus dans un hôtel où ils étaient restés trois mois, puis avaient déménagé dans un autre établissement, expliquant qu'ils avaient quitté le premier après avoir attendu encore et encore, sans obtenir les chambres qu'ils voulaient. Ces appartements, ces chambres qu'ils voulaient, étaient en général des plus splendides ; heureusement ils ne les obtenaient jamais – c'est-à-dire heureusement pour Pemberton, qui se faisait sans cesse la réflexion que s'ils les avaient obtenues, les fonds destinés à l'éducation du garçon auraient diminué d'autant. Ce que Morgan finit par dire, au beau milieu d'une leçon, d'une façon soudaine et avec un parfait manque d'à-propos, consistait en quelques mots prononcés sans émotion apparente : « Je crois que vous feriez mieux de *filer**. Ce serait vraiment le mieux. »

Pemberton eut un moment d'absence. Il avait appris suffisamment d'argot français aux côtés de Morgan pour

savoir ce que *filer** voulait dire. « Ah, mon cher ami, n'essayez pas de me chasser. »

Morgan posa devant lui un lexique de grec – il utilisait un lexique grec-allemand – et y chercha un mot, au lieu de le demander à Pemberton.

« Vous ne pouvez pas continuer comme cela, vous le savez bien.

– Comme quoi, mon garçon ?

– Vous savez très bien qu'ils ne vous paient pas, dit Morgan, qui tournait les pages en rougissant.

– Qu'ils ne me paient pas ? »

Pemberton eut un nouveau moment d'absence, puis feignit l'étonnement.

« Qui diable vous a mis cette idée en tête ?

– Elle y est depuis longtemps », répondit le garçon, qui continuait à feuilleter son livre.

Pemberton se tut, puis il reprit :

« Bon. Que cherchez-vous au juste ? Ils me paient magnifiquement.

– Je cherche le grec pour “abominable mensonge”, laissa tomber Morgan.

– Cherchez plutôt celui pour “grossière insolence”, et cessez de vous faire des idées. Pourquoi manquerais-je d'argent ?

– Oh, ça, c'est un autre problème ! »

Pemberton hésitait. Il se sentait tiraillé. La seule réponse appropriée, quoique sévère, consistait à dire au garçon qu'un tel sujet n'était pas de son ressort, et à lui ordonner de se remettre au travail. Mais ils avaient acquis trop d'intimité pour cela. Il n'était pas accoutumé à le traiter de la sorte et n'avait aucune raison de le faire. D'un autre côté, puisque Morgan avait résumé, avec tant de clarté, la situation, à savoir qu'il lui était vraiment impossible de continuer plus longtemps, pourquoi ne pas lui donner la véritable raison qui le poussait à l'abandonner ? Mais il n'était pas convenable de dire du mal de la famille d'un élève devant cet élève, et mieux valait présenter la vérité sous un faux jour. Voilà pourquoi, en guise de réponse à la dernière exclamation de son compagnon, il se contenta de déclarer, pour en finir avec cette histoire, qu'il avait reçu plusieurs paiements.

« Eh bien, eh bien, lança le garçon, en riant.

– Suffit, insista Pemberton. Montrez-moi votre traduction. »

Morgan fit glisser son cahier de l'autre côté de la table et Pemberton commença à en lire une page, mais quelque chose le tracassait qui l'empêchait d'en comprendre le sens. Relevant la tête après une ou deux minutes, il s'aperçut que le garçon le fixait avec un étrange regard. Puis Morgan dit :

« Je n'ai pas peur de la réalité, qu'elle soit dure ou non.

– Je n'ai encore rien vu qui vous fasse peur, il faut vous rendre justice sur ce point-là. »

Cette phrase sortie d'un trait, et parfaitement exacte, procura à Morgan un plaisir manifeste.

« J'y pense depuis longtemps, reprit-il sans attendre.

– Eh bien n'y pensez plus. »

Le garçon obéit enfin, et ils passèrent un moment agréable, presque amusant. Ils se piquaient d'étudier les choses dans leurs détails, mais gardaient toujours l'impression de se trouver dans la meilleure partie des leçons, les intervalles entre les tunnels ennuyeux et tristes, où l'on trouve chemins de traverse et vues agréables. Pourtant, la leçon du matin connut une fin abrupte lorsque Morgan, appuyant ses bras sur la table pour y enfouir son visage, éclata en sanglots. Pemberton en fut très étonné car, il s'en fit alors la réflexion, c'était la première fois qu'il voyait le garçon pleurer, un spectacle dont il retirait une impression très pénible.

Le lendemain, après avoir mûrement réfléchi, il prit une décision et, la croyant juste, en fit sans tarder la base de son action. Il parvint à coincer de nouveau Mr. et Mrs. Moreen et leur signifia qu'à moins qu'ils ne lui paient sur-le-champ tout ce qu'ils lui devaient, il ne se contenterait pas de quitter leur maison, mais il donnerait aussi à Morgan les raisons exactes qui l'y poussaient.

« Comment cela ? Vous ne les lui avez pas déjà données ? » s'écria Mrs. Moreen posant, en signe d'apaisement, la main sur son élégant corsage.

– Sans vous en avertir ? Pour qui me prenez-vous ? » rétorqua le jeune homme.

Mr. et Mrs. Moreen se dévisageaient. Pemberton se rendit compte qu'ils appréciaient, relativement à leur sécurité, ses scrupules et son tact, bien que leur soulagement ne fût pas sans se mêler d'une certaine inquiétude.

« Mon cher ami, demanda Mr. Moreen. Quel usage pourriez-vous bien avoir d'une telle somme, vous qui menez la douce vie qui est la nôtre ? »

À cette question, Pemberton ne répondit pas. Il se faisait la réflexion que ses interlocuteurs devaient suivre un raisonnement qu'on aurait pu résumer ainsi : « Eh bien, si nous avons senti que l'enfant, ce cher petit ange, nous a jugés, et si nous avons senti comme il nous juge alors que personne ne nous a trahis, cela veut dire qu'il nous a devinés – et, bref, c'est général ! », une induction qui troublait Mr. et Mrs. Moreen, comme Pemberton avait désiré qu'elle le fît. Dans le même temps, s'il avait supposé que sa menace les pousserait à se ressaisir, il fut déçu de constater qu'ils avaient tenu pour certain – tant leur perception des choses était grossière – qu'il les avait déjà trahis. Ils avaient ressenti une mystérieuse gêne dans leur

cœur de parents et ne lui avaient trouvé que l'explication la plus triviale. Quoi qu'il en soit, la menace les avait atteints, et, s'ils s'échappèrent, ce ne fut que pour tomber dans un autre danger. Mr. Moreen, comme lors de précédentes occasions, lui lança un appel à se montrer un peu plus homme du monde, mais sa femme, pour la première fois depuis qu'il était entré à leur service, fit preuve d'une sorte de morgue hautaine, en lui rappelant qu'une mère dévouée avait, avec son fils, les moyens de se mettre à l'abri de la plus vile calomnie.

« La plus vile calomnie consisterait à vous accuser de faire preuve de banale honnêteté ! » répondit notre ami. Mais comme il refermait la porte derrière lui, pensant qu'il ne tirerait peut-être pas de cet incident le profit qu'il s'était figuré, et tandis que Mr. Moreen allumait une autre cigarette, il entendit son hôtesse lui crier d'une manière touchante :

« Vous nous placez le couteau sous la gorge, voilà ce que vous faites ! »

Le lendemain de très bonne heure, elle vint à sa chambre. Il reconnut sa façon de frapper, mais n'eut pas l'espoir qu'elle lui apportât de l'argent. En quoi il se trompait car elle avait cinquante francs à la main. Elle se força un passage, vêtue de sa robe de chambre, et il la reçut vêtu de la sienne, entre sa baignoire et son lit. Les

« étranges habitudes » de ses hôtes lui en avaient suffisamment appris pour qu'il ne se formalisât pas de la situation. Mrs. Moreen était fébrile, et quand elle était fébrile, elle ne savait pas ce qu'elle faisait. Elle s'était assise sur le lit – les chaises étaient encombrées de vêtements – et, absorbée par ses soucis, promenant son regard sur la pièce, elle en oubliait d'avoir honte de lui donner une chambre si misérable. Ce qui ressortait parfaitement de la fébrilité de Mrs. Moreen, c'est qu'elle était venue le persuader, d'abord, qu'elle était fort aimable de lui apporter cinquante francs, ensuite qu'il ne tenait qu'à lui de se rendre compte qu'il était par trop insensé de s'attendre à être payé. N'était-il pas suffisamment payé, même sans toucher perpétuellement de l'argent – n'était-il pas payé par le foyer luxueux et confortable dont il profitait avec eux tous, sans tracas, sans souci, sans que ses désirs fussent négligés ? N'était-il pas assuré de sa position, et n'était-ce pas là tout ce que pouvait désirer un jeune homme comme lui, encore inconnu et qui ne pouvait guère se vanter de quoi que ce soit, quelqu'un dont on avait toujours eu du mal à découvrir sur quelle base il fondait ses prétentions ahurissantes ? Ne lui suffisait-il pas d'être rétribué par la douce relation qu'il avait établie avec Morgan, presque idéale du point de vue des rapports entre maître et élève, et par le simple privilège de

fréquenter un enfant si doué, de partager la vie de ce garçon dont la compagnie (et elle était tout à fait sérieuse en le disant) était la meilleure en Europe ? Mrs. Moreen entreprit alors de faire appel à ses qualités d'homme du monde. Elle lui disait : « *Voyons, mon cher** » et « Cher monsieur, je vous ferai maintenant observer ceci », le pressait de se montrer raisonnable, faisant valoir à ses yeux quelle belle opportunité s'offrait à lui. Elle parlait comme si, à condition de se montrer enfin sage, il pouvait devenir digne de ses fonctions de précepteur, digne de la confiance bien peu commune qu'elle avait placée en lui.

Après tout, songea Pemberton, il ne s'agissait que d'une différence de principe, et les principes importaient peu. Il avait été convenu jusqu'à présent que ses services seraient rémunérés ; ils seraient désormais bénévoles. Mais pourquoi fallait-il autant en parler ? Mrs. Moreen, en tout cas, continuait à vouloir le convaincre. Assise en face de lui avec ses cinquante francs, elle parlait et se répétait comme les femmes savent se répéter, elle l'importunait, elle l'agaçait, et il écoutait tout cela, appuyé contre le mur, les mains dans les poches de sa robe de chambre, les pans rabattus sur ses jambes, tout en scrutant, par-dessus la tête de sa visiteuse, l'absence de perspective que lui offrait sa fenêtre. Elle se leva sur ces mots :

« Dites-vous bien que c'est ma dernière offre.

– Votre dernière offre ?

– En vue de la régularisation de nos relations, pour ainsi dire. Afin de les établir sur un meilleur pied.

– Je vois... Il s'agit d'un système, dit Pemberton. Du chantage, en somme ? »

Mrs. Moreen bondit, ce qui correspondait exactement à l'effet attendu.

« Que voulez-vous insinuer ?

– Vous jouez sur la peur, celle qu'on peut avoir pour l'enfant si l'on venait à le quitter.

– Dites moi, je vous prie, ce qui lui arriverait alors ? s'enquit-elle, majestueuse.

– Eh bien, il se retrouverait seul avec vous.

– Dites-moi, je vous prie, avec qui un enfant doit se retrouver sinon avec ceux qu'il chérit le plus ?

– Si tel est le cas, pourquoi ne pas me renvoyer ?

– Osez-vous affirmer qu'il vous aime plus qu'il ne nous aime, nous ? s'écria Mrs. Moreen.

– Je pense qu'il le devrait. J'ai fait des sacrifices pour lui. Bien que j'aie entendu parler des vôtres, j'ai du mal à en voir les effets. »

Mrs. Moreen hésita un moment puis elle saisit avec passion la main de son pensionnaire :

« Mais continuerez-vous à le faire, ce sacrifice ? »

Il éclata de rire.

« Je vais voir. Je ferai mon possible pour rester encore un peu. Votre calcul tombe juste : l'idée de le laisser seul m'est insupportable. Je lui suis très attaché, et il m'intéresse beaucoup, malgré tous les désagréments que je subis. Vous connaissez parfaitement ma situation. Je n'ai pas un sou vaillant et, occupé comme je le suis avec Morgan, je me trouve dans l'incapacité de gagner de l'argent. »

Mrs. Moreen tapotait son bras nu avec le billet qu'elle tenait plié dans sa main.

« Ne pouvez-vous pas écrire des articles, ou bien faire des traductions, comme moi ?

– Je ne sais pas traduire, et c'est affreusement mal payé.

– Je suis contente de gagner ce que je peux, dit Mrs. Moreen avec aplomb.

– Dans ce cas, vous devriez me dire pour qui vous travaillez. »

Pemberton se tut quelques instants, mais comme elle ne répondait rien, il ajouta :

« J'ai essayé de mettre au clair quelques vagues ébauches, mais les revues n'en veulent pas. On me les refuse poliment.

– Alors vous voyez bien que vous n'êtes pas un tel phénix, dit-elle d'un ton mordant, le sourire aux lèvres,

pour prétendre à ces talents que vous sacrifieriez pour nous.

– Je n'ai pas le temps de faire les choses comme je le voudrais », dit-il tristement.

Puis, songeant qu'il faisait preuve de trop de complaisance en s'expliquant sur ce point, il ajouta : « Je consens à rester un peu, mais ce ne sera qu'à la condition que Morgan sache précisément sur quelles bases je me trouve à ses côtés. »

Mrs. Moreen objecta :

« Bien sûr, vous n'iriez pas vanter vos qualités devant cet enfant ?

– Je n'irai certainement pas vanter les vôtres. »

Elle hésita de nouveau avant de répondre, mais ce fut cette fois-ci pour produire la fleur d'une subtile rhétorique :

« Après cela, vous osez m'accuser de chantage ?

– Il ne tient qu'à vous de l'éviter, dit Pemberton.

– Et vous allez jusqu'à soutenir que je joue avec la peur ? continua-t-elle courageusement.

– Oui, sans aucun doute, je suis le dernier des vauriens. »

Les yeux de Mrs. Moreen croisèrent les siens. La situation l'embarrassait manifestement. Enfin elle lui jeta son argent.

« Mr. Moreen a souhaité que je vous verse ceci en acompte.

– Je suis très obligé envers Mr. Moreen, mais nous n'en sommes plus aux acomptes.

– Alors vous ne les prendrez pas ?

– Je n'en serai que plus libre, dit Pemberton.

– Libre de corrompre les pensées de mon fils chéri ?

– Oh ! Les pensées de votre fils chéri ! » dit le jeune homme, railleur.

Elle le dévisagea quelques instants, et il la crut sur le point de lancer, agonisante, implorante : « Mais pour l'amour du ciel, dites-moi quelles elles sont ! » Mais elle réprima cet élan – un autre fut plus fort. Elle empocha l'argent – la vulgarité de l'alternative était comique – et fit une sortie majestueuse, avec cette concession désespérée : « Et dites-lui toutes les horreurs que vous voudrez ! »

Chapitre VI

Quelques jours plus tard – au cours desquels Pemberton n'avait pas su profiter de la si grande liberté que lui avait donnée Mrs. Moreen –, alors qu'il marchait silencieusement depuis un quart d'heure avec son élève, le garçon, reprenant la conversation, fit cette remarque :

« Je vais vous dire comment je suis au courant. C'est grâce à Zénobie que j'ai compris.

– Zénobie ? Mais qui est-ce ?

– C'était ma nourrice, il y a très longtemps de cela. Une femme charmante. Vraiment je l'aimais beaucoup, et elle m'aimait aussi.

– Chacun ses goûts. Que vous a-t-elle expliqué ?

– Leur petite idée. Elle est partie parce qu'ils ne lui donnaient pas un sou. Elle m'aimait énormément, et elle est restée deux ans. Elle m'a tout raconté, elle m'a dit qu'elle n'avait jamais réussi à toucher ses gages. Dès qu'ils ont vu combien elle m'aimait, ils ne lui ont plus rien donné. Ils pensaient qu'elle allait rester pour rien – simplement

pour moi, vous voyez ce que je veux dire ? » Morgan eut alors un petit regard étrange, lucide, un regard de connivence. « À vrai dire, elle est restée très longtemps, aussi longtemps qu'elle a pu. C'était une pauvre fille. Elle envoyait de l'argent à sa mère et quand ça lui est devenu impossible, elle est partie, terriblement en colère, une nuit – c'est-à-dire, bien sûr, en colère contre eux. Elle ne cessait de pleurer, elle a manqué me faire mourir à force de m'embrasser. Elle m'a tout expliqué, répéta le garçon. Elle m'a dit que c'était ça, leur petite idée. Alors j'ai deviné, il y a bien longtemps déjà, qu'il en allait de même pour vous.

– Zénobie était perspicace, dit Pemberton, et elle vous a rendu perspicace à votre tour.

– Oh, ce n'est pas Zénobie, c'est la nature. Et l'expérience ! dit Morgan en riant.

– Eh bien, Zénobie fait partie de votre expérience.

– Quant à moi, je fais certainement partie de la sienne, la pauvre ! dit-il avec un petit soupir malicieux. Tout comme je fais partie de la vôtre.

– Oui, une partie qui compte beaucoup. Mais je ne vois pas ce qui vous fait dire que je reçois le même traitement que Zénobie.

– Me prenez-vous pour le dernier des ânes ? demanda Morgan. Ne suis-je pas conscient de tout ce que nous avons traversé ?

– Qu'avons-nous traversé ?

– Nos privations, nos jours sombres.

– Oh, nos jours sombres ont été suffisamment éclairés. »

Morgan se tut quelques instants. Puis il dit :

« Mon vieux, vous êtes un héros.

– Et vous en êtes un autre, rétorqua Pemberton.

– Non, ce n'est pas vrai. Mais je ne suis plus un enfant.

Je ne peux plus le supporter. Il faut absolument que vous trouviez un emploi rémunérateur. J'ai honte ! J'ai honte ! » dit le garçon d'une voix que la passion faisait vibrer – on aurait cru entendre une note argentine et aiguë dans le cloître d'une cathédrale – et qui émut profondément son ami.

« Nous ferions mieux d'aller vivre ailleurs, vous et moi.

– Je vous suivrais sans hésitation si vous m'emmeniez.

– Je trouverais un travail qui nous ferait vivre tous deux, continua Pemberton.

– Moi aussi. Pourquoi n'aurais-je pas le droit de travailler ? Je ne suis pas aussi empoté que j'en ai l'air.

– Malheureusement vos parents n'en voudront rien entendre. Ils ne se sépareront jamais de vous. Ils vénèrent le sol que vous foulez. N'est-ce pas évident ? Ce n'est pas qu'ils me haïssent. Ils ne me veulent pas de mal, ce sont des gens tout à fait aimables. Mais, par

amour pour vous, il n'est pas un tourment qu'ils m'épargneraient. »

Le silence par lequel Morgan accueillit cet aimable sophisme lui parut expressif. Après quelques instants, l'enfant répéta : « Vous êtes un héros », avant d'ajouter : « Ils m'abandonnent totalement à vous. Je suis à votre charge. Pour se débarrasser de moi, ils me confient à vous du matin jusqu'au soir. Pourquoi donc verraient-ils une objection à ce que je parte vivre avec vous ? Je pourrais vous aider.

– Ils ne tiennent guère à ce que vous m'aidiez, et ils se plaisent à penser que vous leur appartenez. Ils sont extrêmement fiers de vous.

– Pour ma part je ne suis pas fier d'eux. Mais vous le savez déjà, répondit Morgan.

– À ce détail près ce sont des gens charmants », dit Pemberton qui n'avait pas relevé l'allusion faite par Morgan à son intelligence de la situation, mais qui ne laissait pas de s'interroger sur celle qu'en avait le garçon et sur cette nouvelle manifestation d'un trait de caractère dont il avait pris conscience depuis le début, le plus surprenant dans cette personnalité à la fois enfantine et profonde, un tempérament, une sensibilité, et même un idéal qui lui étaient propres et qui, parce qu'ils lui étaient propres, le poussaient à mépriser l'étoffe dont

étaient faits ses parents. Morgan possédait une part de noblesse cachée qui le rendait sensible à leur évidente mesquinerie. Il possédait également la faculté de juger les comportements de ses proches, faculté que Pemberton n'avait jamais rencontrée chez aucun autre adolescent et d'autant plus remarquable qu'elle ne l'avait pas prématurément vieilli, comme il peut se dire de certains enfants originaux, cassants ou grossiers. On l'aurait pris pour un petit gentleman qui, en guise de punition, se fût découvert le seul gentleman de sa famille. Il ne tirait nulle vanité de cette comparaison, mais de la mélancolie et une sorte d'austérité. Pemberton, cherchant à deviner ces jeunes sentiments obscurs, ombres d'une ombre, se sentait à la fois encouragé et retenu, comme par un scrupule, dans son désir de sonder cette eau calme qui gagnait si vite en profondeur. Quand il essayait de se représenter cette aube naissante qu'est l'enfance, cherchant comment s'en occuper au mieux, il comprenait qu'elle était toujours changeante, que l'ignorance, au moment où il la pointait du doigt, se parait déjà des couleurs du savoir et qu'on ne pouvait rien trouver qu'à un moment donné un enfant intelligent ne connût pas. Il lui semblait en savoir trop pour se représenter la simplicité de Morgan, et pas assez pour le tirer de sa confusion.

Le garçon avait continué, sans prêter attention à sa dernière remarque :

« Je leur aurais parlé depuis longtemps de leur petite idée, comme je l'appelle, si je n'avais pas été certain de leur réponse.

– Et que répondraient-ils ?

– Rien d'autre que ce qu'ils ont dit à propos de Zénobie : que c'était une histoire horrible et inventée de toutes pièces, et qu'ils lui avaient payé tout ce qu'ils lui devaient.

– Peut-être l'ont-ils payée ? dit Pemberton.

– Peut-être vous ont-ils payé, vous aussi ?

– Mettons qu'ils m'aient payé, et *n'en parlons plus**.

– Ils l'ont accusée de mensonge et de tromperie. »

Morgan tenait à respecter l'exactitude des faits.

« C'est pourquoi je ne veux pas leur parler.

– De peur qu'ils ne m'accusent aussi ? »

À cela, Morgan ne répondit point, et son compagnon, baissant les yeux sur lui (le garçon détournait un regard baigné de larmes), vit ce qu'il n'avait pas osé répondre.

« Vous avez raison. Ne les embêtez pas avec ça, poursuit Pemberton. Mis à part cette question, ils sont vraiment charmants.

– Mis à part le mensonge et la tromperie ?

– Eh bien, eh bien, s'écria Pemberton, imitant une intonation du garçon qui était elle-même une imitation.

– Soyons francs, au moins. Il nous faut vraiment trouver un accord », dit Morgan avec l'air important du petit garçon qui se figure qu'il est en train de régler de hautes affaires, presque comme s'il jouait au naufragé sur une île déserte ou aux cow-boys et aux Indiens. « Je suis au courant de tout.

– Votre père a probablement des raisons pour cela, répondit Pemberton – trop évasivement, il s'en rendait compte.

– Des raisons pour mentir et tromper ?

– Des raisons pour faire des économies, épargner et tirer le meilleur profit de ses ressources. Il a beaucoup à faire avec son argent. Vous n'êtes pas une famille bon marché.

– Non, je ne suis pas bon marché, admit Morgan d'un ton qui fit pouffer son précepteur.

– Il épargne pour votre bien. Ils pensent à vous dans chacune de leurs décisions.

– Il aurait tout intérêt à épargner... »

Le garçon s'interrompit et son ami attendit d'entendre de quoi il s'agissait. Enfin Morgan conclut sa phrase avec ces mots étranges :

« ...à épargner sa réputation.

– Oh, il a de quoi faire face.

– Celle qu'il a lui suffit pour les gens qu'ils fréquentent, ça ne fait pas de doute. Ce sont des gens horribles.

– Vous voulez parler des princes ? Il ne faut jamais insulter un prince.

– Et pourquoi pas ? Ils n'ont pas épousé Paula, ils n'ont pas épousé Amy. Ils se sont contentés de plumer Ulick.

– Vous êtes vraiment au courant de tout, déclara Pemberton.

– Non, pas vraiment, en fait. Je ne sais pas de quoi ils vivent, ou comment ils vivent, ou même pourquoi ils vivent. Que possèdent-ils, et d'où le tirent-ils ? Sont-ils riches ou pauvres ? Ont-ils une *modeste aisance** ? Pourquoi ne me fichent-ils pas la paix, à vivre une année comme des ambassadeurs et l'année d'après comme des va-nu-pieds ? Qui sont-ils en fin de compte, et que sont-ils ? J'ai déjà pensé à tout cela, et à bien des choses encore. Ils sont affreusement mondains. C'est ce que je déteste le plus. Oh, je le sais bien ! Leur unique préoccupation est de se montrer, qu'on les prenne pour ceci ou cela. Mais pour qui veulent-ils se faire passer ? Pour qui donc, Mr. Pemberton ?

– Il me semble que vous attendez une réponse », dit Pemberton. Bien qu'il fît semblant de ne pas prendre la question au sérieux, il s'interrogeait lui aussi et avait été frappé par le tableau saisissant, quoique incomplet, peint par son compagnon.

« Je n'en ai pas la moindre idée.

– Quel profit en tirent-ils ? N'ai-je pas vu comment les traitent les gens, les gens « bien », ceux dont ils recherchent la compagnie ? Ils sont prêts à tout accepter, ils s'allongeraient et se laisseraient piétiner. Les gens détestent cette attitude, elle les dégoûte. Vous êtes la seule personne vraiment bien qu'on connaisse.

– En êtes-vous certain ? Ils ne s'allongent pas devant moi !

– Alors vous ne devriez pas vous allonger devant eux. Il vous faut partir, c'est la seule solution, dit Morgan.

– Et vous, que vous arrivera-t-il ?

– Oh, moi, je grandis. Je m'en irai avant longtemps. Nous nous reverrons plus tard.

– Vous feriez mieux de me laisser en finir avec vous », insista Pemberton en se pliant à l'étrange ascendant du garçon.

Morgan, arrêtant leur marche, leva les yeux vers lui. Il devait les lever moins haut que quelques années plus tôt, tant il s'était allongé et amaigri, tant il avait grandi.

« En finir avec moi ? fit le garçon en écho.

– Nous pouvons encore bien nous amuser vous et moi. Je veux vous perfectionner. Il faut qu'on puisse mettre votre éducation à mon crédit. »

Morgan le regardait toujours.

« Que je vous fasse crédit, voulez-vous dire ?... »

– Mon cher ami, vous êtes trop malin pour vivre.

– Je savais que vous le pensiez. Non, non, ce n'est pas juste. Je ne le supporterai pas. Nous nous séparerons la semaine prochaine. Plus vite ce sera fait, mieux ce sera.

– Si j'entends parler de quoi que ce soit, n'importe quelle opportunité, je vous promets de la saisir », dit Pemberton.

Morgan tomba d'accord sur ce point.

« Mais vous serez sincère, exigea-t-il. Vous ne ferez pas semblant de n'avoir eu vent de rien.

– Il est bien plus probable que je fasse semblant d'avoir eu vent de quelque chose.

– Mais de quoi pouvez-vous entendre parler, là, coincé dans ce trou avec nous ? Vous feriez mieux de retourner en Angleterre. Vous devriez partir aux États-Unis.

– J'ai l'impression d'entendre mon précepteur », dit Pemberton.

Morgan reprit sa marche mais, après quelques instants :

« Eh bien, fit-il. Maintenant que vous savez ce que je sais, et que nous faisons face à la réalité sans rien nous cacher, la situation est beaucoup plus supportable, n'est-ce pas ? »

– Mon garçon, cette conversation est tellement distrayante et captivante qu'il me sera presque impossible de renoncer à des moments comme celui-ci. »

À cette remarque, Morgan s'arrêta de nouveau.

« Je suis sûr que vous ne m'avez pas vraiment tout dit.

Vous n'êtes pas loyal. Moi je le suis !

– Comment ça, pas loyal ?

– Vous avez votre petite idée à vous.

– Ma petite idée ?

– Eh bien, que je ne vivrai probablement pas très vieux, c'est-à-dire plus très longtemps, et que vous pourrez continuer de la sorte jusqu'à ma disparition.

– Vous êtes décidément trop malin pour vivre.

– Ce n'est pas ce que j'appelle une idée très bienveillante, poursuivit Morgan. Mais je vous punirai en m'accrochant à vous.

– Prenez garde ! Il se pourrait que je vous fasse mal tourner, plaisanta Pemberton.

– Je suis plus fort d'année en année, et je vais de mieux en mieux. N'avez-vous pas remarqué qu'aucun médecin n'est venu me voir depuis que vous êtes là ?

– Je suis votre médecin », dit le jeune homme en lui prenant le bras et l'attirant de nouveau à lui dans un geste plein d'affection.

Morgan se remit en route et, après quelques pas, poussa un soupir de lassitude et de soulagement mêlés. « Bien. Tout est pour le mieux, maintenant que nous voyons la réalité en face. »

Chapitre VII

Ils ne manquèrent pas de regarder la réalité en face après cela – ce qui eut pour première conséquence que Pemberton, pour parler comme son ami, fut bien décidé à « continuer de la sorte ». Morgan rendait la réalité si vivante et si comique, et dans le même temps si sèche et si laide, qu'il était passionnant d'en débattre sans cesse avec lui, tout comme il aurait été cruel de le laisser seul face à elle. Maintenant que les deux amis partageaient ces vues, il était inutile qu'ils fissent semblant de ne pas juger les Moreen ; mais le simple fait de juger et d'échanger des opinions créait un lien nouveau. Comme ses confidences jetaient sur lui une clarté nouvelle, Morgan lui paraissait plus intéressant que jamais. Elles faisaient surtout apparaître cette subtile petite passion qu'était son orgueil. Pemberton pressentait qu'il en avait beaucoup, de sorte qu'il aurait été plus sage d'espérer qu'il subît des vexations précoces. Morgan aurait aimé que ses proches fissent

preuve de bon sens et il avait pris conscience qu'ils subissaient de constantes humiliations. Sa mère pouvait en supporter de bien grandes, et son père plus encore. D'après lui, Ulick ne s'était que maladroitement tiré d'un mauvais pas à Nice. C'était la seule façon d'expliquer l'agitation survenue un jour à la maison, une vraie panique, après laquelle chacun s'était mis au lit en avalant des médicaments. L'imagination de Morgan était encline au romanesque, nourrie de poésie et d'histoire, et il aurait aimé que ceux « qui portaient son nom » – comme il le disait à Pemberton, avec cet humour qui donnait des allures viriles à sa curieuse sensibilité – adoptassent une noble conduite. Mais leur seule idée était de se lier à des gens qui ne voulaient pas d'eux et d'accepter les affronts comme s'ils leur avaient laissé de glorieuses cicatrices. Pourquoi les gens ne voulaient pas d'eux, il l'ignorait – c'était l'affaire de ces gens. Au reste, ses parents n'étaient pas repoussants de prime abord, et ils étaient cent fois plus intelligents que la plupart des tristes grands de ce monde, ces « pauvres aristocrates » qu'ils traquaient d'un bout à l'autre de l'Europe.

« De fait, ils ont quelque chose d'amusant » articulait-il avec la sagesse des anciens.

À quoi Pemberton répondait invariablement :

« Quelque chose d'amusant ? La grande troupe des Moreen ? Mais ils sont tout à fait délicieux, et si vous et moi, tristes comédiens que nous sommes, ne déparions l'ensemble, rien ne leur résisterait. »

Le garçon supportait moins que tout ce déshonneur qui, dans une lignée fort respectable, semblait arbitraire et si peu mérité. Sans doute chacun était-il libre de suivre son propre chemin, mais pourquoi les siens avaient-ils choisi de se frayer le leur par la flatterie, le mensonge et la duperie ? Qu'avaient bien pu leur faire leurs ancêtres – tous gens convenables, à ce qu'il savait – ou qu'avait-il bien pu, lui, leur faire ? Qui avait empoisonné leur sang avec cet idéal social de dernière catégorie, leur obsession de nouer des relations dans la haute société et de s'ouvrir les portes du *monde chic**, surtout quand leurs tentatives ne devaient aboutir qu'à l'échec et à l'opprobre ? On ne voyait que trop après quoi ils couraient, et c'était pourquoi ceux qu'ils voulaient fréquenter ne voulaient pas d'eux. Et pas le moindre mouvement de dignité, pas le moindre tressaillement de honte quand ils s'observaient les uns les autres, pas la moindre indépendance d'esprit, le moindre ressentiment ou le moindre dégoût. Si son père ou son frère avaient seulement daigné assommer quelqu'un une ou deux fois l'an ! Ils étaient aimables, oui, comme le sont

les Juifs à la porte des boutiques de tailleurs ! Pouvait-on désirer que sa famille les prît pour modèle ? Morgan se souvenait vaguement d'un grand-père à New York, son grand-père maternel. À cinq ans, il avait traversé l'océan pour lui rendre visite. C'était un monsieur avec un long col montant et une diction impeccable, en habit dès le matin – ce qui amenait à se demander ce qu'il portait le soir – qui « avait du bien », ou était censé en avoir, et était en rapport avec la Société Biblique. Il ne pouvait s'agir que d'une personne respectable. Pemberton lui-même se souvenait de Mrs. Clancy, une veuve, sœur de Mr. Moreen, aussi agaçante qu'un conte édifiant et qui avait passé une quinzaine de jours avec la famille, à Nice, peu après qu'il les eut rejoints. Elle était « pure et raffinée » – comme le chantait Amy sur son banjo –, elle semblait ne pas comprendre de quoi ils parlaient, et se garder de dire quelque chose d'important. D'après Pemberton, elle se gardait surtout d'approuver leurs façons d'être. Par conséquent on supposait qu'elle avait un bon fond, elle aussi, et que, l'eussent-ils seulement souhaité, Mr. et Mrs. Moreen, Ulick, Paula et Amy auraient pu aisément améliorer le leur.

Or, ils ne le souhaitaient pas, cela se confirmait chaque jour. Ils continuèrent, comme le disait Morgan, à « ne pas lui fiche la paix », jusqu'à ce qu'un beau jour ils

prissent conscience qu'un grand nombre de raisons les incitait à gagner Venise. Ils en mentionnèrent la plupart – ils se montraient toujours d'une grande franchise et leur conversation ne manquait pas d'être des plus vives et amicales, surtout lorsqu'ils prenaient tardivement, à l'euro péenne, leur petit-déjeuner, avant que les dames ne soient maquillées. Alors ils s'accoudaient à la table, prenant un petit quelque chose après la *demi-tasse**, et, dans la chaleur d'une discussion à bâtons rompus sur ce qu'il « valait mieux faire », ils en arrivaient inévitablement à parler ces langues qui offrent la possibilité de se *tutoyer**. Même Pemberton se prenait alors à les aimer. Il arrivait à supporter Ulick lorsqu'il l'entendait vanter, de sa petite voix molle, la « douce cité marine ». Pour cela il ne pouvait pas s'empêcher d'éprouver de l'affection pour eux, tant ils échappaient à la vie de tous les jours et l'entendaient éloigné. L'été touchait à sa fin lorsque, poussant des cris de ravissement, ils sortirent tous sur le balcon qui surplombait le Grand Canal. Les couchers de soleil étaient splendides à cette époque et les Dorrington étaient arrivés. Les Dorrington étaient la seule raison qu'ils n'avaient pas invoquée au petit-déjeuner, mais les raisons qu'ils n'invoquaient pas au petit-déjeuner finissaient toujours par apparaître. Les Dorrington sortaient rarement, et quand c'était le cas, comme de juste, ils

restaient dehors pendant des heures ; dans ces moments-là, il arrivait que Mrs. Moreen et les filles appellent leur hôtel pas moins de trois fois de suite pour savoir s'ils étaient rentrés. La gondole était réservée aux dames, car à Venise aussi il y avait des « jours », que Mrs. Moreen put réciter dans l'ordre une heure après son arrivée. Elle s'en réserva un auquel les Dorrington ne vinrent jamais, bien qu'une fois, alors que Pemberton et son élève se trouvaient dans le quartier Saint-Marc – où ils firent les promenades les plus agréables de leur vie et passèrent bien du temps à visiter d'innombrables églises – ils virent arriver le vieux lord flanqué de Mr. Moreen et d'Ulick, qui lui montraient la basilique obscure comme si elle leur avait appartenu. Pemberton remarqua à quel point Lord Dorrington, au milieu de toutes les curiosités du monument, peinait à se comporter en homme du monde, et se demanda s'il rétribuait ses compagnons pour les services qu'ils lui rendaient. Quoi qu'il en soit, l'automne toucha à sa fin, et les Dorrington s'en furent sans que Lord Verschoyle, leur fils aîné, n'eût demandé la main d'Amy ou de Paula.

Par une triste journée de novembre, comme les rugissements du vent cernaient le vieux palais et que la pluie battait la lagune, Pemberton se promenait dans la

grande *sala* vide en compagnie de son élève, pour faire un peu d'exercice mais aussi dans la vague intention de se réchauffer – les Moreen étaient horriblement pingres en matière de feu, et c'était pour leur hôte une source de souffrance. Le sol de scagliole¹ était froid, les hautes fenêtres délabrées tremblaient dans la tempête et aucun meuble ne venait dissimuler la noble décrépitude du palais. Pemberton, très abattu, ne pouvait s'empêcher de se dire que la fortune des Moreen l'était davantage encore. Ce hall inhospitalier lui semblait parcouru d'un souffle de désolation, signe annonciateur de disgrâce et de catastrophe. Mr. Moreen et Ulick étaient occupés à « chercher ce qu'il y avait de meilleur » sur la Piazza, qu'ils arpentaient tristement dans leurs imperméables, sous les arcades ; en dépit des imperméables, ils restaient sans conteste des hommes du monde. Paula et Amy étaient au lit – peut-être s'y trouvaient-elles parce qu'il y faisait chaud. Pemberton observait le garçon à la dérobée, cherchant à savoir en quelle mesure il avait conscience de ces sombres présages. Morgan, heureusement pour lui, avait surtout conscience de devenir plus grand, plus fort et de se trouver dans sa quinzième

1. Poudre de marbre imitant la marqueterie de pierres dures.

année. C'était là un fait qui l'intéressait plus que tout et qui servait de fondement à une théorie personnelle, dont il s'était tout de même ouvert à son précepteur : il serait bientôt parfaitement autonome. Il considérait que la situation en serait changée, et que, son éducation achevée, adulte, il paraîtrait dans le monde des affaires, où il ferait montre d'une habileté remarquable. Avec toute la finesse qu'il mettait parfois, comme il le disait, à analyser sa vie, ils connaissaient encore d'heureux moments, où il restait – comme il le disait aussi en désignant leur bel idéal – « drôlement » superficiel : preuve en était donnée par son hypothèse fondamentale qu'il irait très bientôt à Oxford, dans le collège de Pemberton, et qu'avec l'aide et le soutien de ce dernier, il réaliserait de très belles choses. Le jeune homme s'attristait de voir à quel point il négligeait, dans son projet, les questions pratiques, lui qui, par ailleurs, gardait le plus souvent la mesure. Pemberton tenta d'imaginer les Moreen à Oxford et heureusement n'y parvint pas : pourtant, à moins qu'ils n'établissent là-bas leur résidence, il n'y aurait pas de *modus vivendi* pour Morgan. Comment pourrait-il vivre sans allocation, et d'où lui viendrait-elle ? Si Pemberton en était à vivre aux crochets de Morgan, comment Morgan, lui, vivrait-il à ses crochets ? Qu'advierait-il de lui ? Pemberton ne se l'expliquait

pas, mais depuis que Morgan était devenu adolescent et que sa santé semblait s'améliorer, la question de son avenir se posait de façon plus complexe. Aussi longtemps que son corps avait témoigné de sa fragilité, la grande considération dont il était l'objet avait constitué une réponse suffisante. Mais Morgan, devenu suffisamment fort pour vivre, ne l'était pas suffisamment encore pour résister ou s'épanouir – c'était le fond de la pensée de Pemberton. Le garçon vivait en tout cas les débuts de cette prise de conscience très optimiste propre à l'adolescence, si bien que la tempête qui faisait rage n'incarnait pas pour lui, en fin de compte, autre chose que l'appel de la vie et le défi que nous lance le destin. Il portait son petit manteau râpé le col relevé, mais la promenade lui plaisait.

L'apparition de sa mère, à l'autre bout de la *sala*, interrompit leur déambulation. Elle lui fit signe de la rejoindre et, le regardant traverser sagement la longue perspective et fouler le scagliole humide, Pemberton se demanda ce qui se préparait. Mrs. Moreen dit un mot au garçon et l'envoya dans la pièce dont elle sortait. Puis, refermant la porte après lui, elle vint droit sur Pemberton. Quelque chose était décidément en train d'arriver, mais, eût-il déployé des trésors d'imagination, il n'aurait jamais deviné ce qui se produisit en fin de compte. Elle lui fit

comprendre qu'elle avait trouvé un prétexte pour se débarrasser de Morgan, puis demanda, sans aucune gêne, si le jeune homme aurait la bonté de lui prêter soixante francs. Comme il la regardait avec surprise avant d'éclater de rire, elle déclara qu'elle avait un besoin urgent de cette somme, un besoin désespéré, et que cet argent lui sauverait la vie.

« Chère madame, *c'est trop fort** ! plaisanta-t-il avec la grâce empruntée à cette langue dont ses amis se servaient précisément dans leurs instants de familiarité et d'insouciance. Où diable vous imaginez-vous que j'irais trouver soixante francs ?

– Je pensais que vous travailliez, que vous écriviez. On ne vous paye donc pas ?

– Pas un sou.

– Et vous êtes assez stupide pour travailler pour rien ?

– Vous devriez le savoir. »

Mrs. Moreen le regarda avec surprise, puis son visage s'empourpra légèrement. Pemberton se rendit compte qu'elle avait complètement oublié la condition – si l'on pouvait appeler cela une « condition » – qu'il avait fini par accepter d'elle. Sa mémoire en était aussi peu encombrée que sa conscience.

« Oh oui, je me souviens. Je vois de quoi vous parlez. Vous avez été très aimable, mais pourquoi faut-il que

vous teniez à ramener sans cesse la discussion sur ce sujet ? »

Elle s'était montrée parfaitement urbaine avec lui depuis la difficile scène d'explication dans sa chambre, le jour où il lui avait fait accepter ses propres « conditions » – la nécessité où il se trouvait d'informer Morgan de sa situation. Elle ne lui en voulait plus, s'étant rendu compte qu'elle ne courait pas le risque de voir Morgan aborder la question. D'ailleurs, elle attribuait cette immunité à l'influence bénéfique qu'exerçait Pemberton sur le garçon, et lui avait dit un jour : « Mon cher ami, c'est un grand réconfort que vous soyez un gentleman ». Elle lui répétait à peu près la même chose à présent : « Mon cher ami, vous êtes un gentleman. C'est un souci de moins ! »

Pemberton lui fit remarquer qu'il n'avait pas « ramené la discussion » sur autre chose qu'une évidence. Et, de son côté, elle réitéra son souhait de le voir trouver, n'importe où et n'importe comment, soixante francs. Il se permit de lui faire observer que s'il parvenait à les trouver ce ne serait sans doute pas pour les lui prêter – en quoi il savait qu'il ne se rendait pas justice : s'il les avait eus, il les aurait très certainement mis à sa disposition. Il se blâmait, au fond de son cœur, et non sans raison, d'éprouver pour elle un attachement fantasque et désespéré. Si la misère nous amène d'étranges rencontres, elle nous amène également

d'étranges affections¹. Par ailleurs, cela faisait partie de la dégradation qu'on subissait au contact de telles gens que de se trouver poussé à répondre de façon vulgaire et très éloignée de nos bonnes manières habituelles. « Morgan, Morgan, jusqu'où suis-je descendu pour toi ? », gémit-il pendant que Mrs. Moreen courait d'un pas lourd délivrer le garçon, traversant la *sala* en criant que la vie, décidément, était bien injuste.

Avant la libération de leur jeune ami, on entendit des coups sourds à la porte qui communiquait avec l'escalier. Puis un jeune homme dégoulinant passa la tête par l'entrebâillement. Pemberton comprit qu'il s'agissait du porteur d'un télégramme, lequel lui était adressé. Morgan fut près de lui au moment où, après avoir jeté un œil à la signature – c'était celle d'un parent à Londres – il lisait ces mots : « Trouvé très bonne place pour toi – engagé pour aider riche jeune homme selon tes conditions – viens dès que possible. » Heureusement la réponse était payée, et le messager attendait. Morgan, qui s'était

1. Proverbe tiré de Shakespeare. James écrit : *If misery made strange bedfellows it also made strange sympathies*. Quant à Shakespeare : *Misery acquaints a man with strange bedfellows*. (« La misère vous vaut de gîter avec d'étranges compagnons. ») *La Tempête*, acte II, scène 2.

approché, attendait aussi, les yeux fixés sur son précepteur. Pemberton, quelques instants plus tard, croisant son regard, lui tendit le télégramme. Ce fut réellement par des regards de connivence – tant ils avaient appris à se connaître – pendant que le porteur du télégramme, dans sa pèlerine blanche, laissait une grande flaque au sol, que l'affaire fut réglée entre eux. Pemberton écrivit la réponse au crayon, prenant appui sur le mur peint à fresque, et le messenger s'en fut. Après son départ, le jeune homme s'expliqua :

« Je vais leur demander un prix exorbitant. Je vais gagner beaucoup d'argent très vite, ce qui nous permettra de vivre.

– Alors j'espère que ce riche jeune homme se révélera un cancre lamentable – ce sera d'ailleurs certainement le cas, fit-il en manière de parenthèse – et qu'il vous faudra du temps pour tout lui faire entrer dans le crâne.

– Bien sûr, plus il me retient, plus nous aurons pour nos vieux jours.

– Mais imaginez qu'ils ne vous paient pas, eux, suggéra Morgan, imaginant le pire.

– Oh, je ne rencontrerai pas deux fois un tel... »

Pemberton ne termina pas sa phrase ; il avait été sur le point d'employer un mot trop blessant. Au lieu de quoi il dit : « Deux fois un tel sort. »

Morgan rougit ; des larmes montèrent à ses yeux.

« *Dites toujours** une telle bande de vauriens. »

Puis, changeant de ton, il ajouta :

« Heureux les riches jeunes hommes !

– Pas si ce sont des cancre lamentables.

– Oh, ils n'en sont que plus heureux. Mais on ne peut pas tout avoir, non ? » fit-il en souriant.

Pemberton le tint fermement par les épaules. Il ne l'avait jamais tant aimé.

« Qu'advient-il de vous ? Que ferez-vous ? »

Il pensait à Mrs. Moreen et aux soixante francs qui lui faisaient tant défaut.

« Je deviendrai un *homme fait**. »

Puis, comme s'il prenait conscience de la portée de l'allusion de Pemberton :

« Cela se passera mieux avec eux quand vous ne serez plus là.

– Je vous en prie, ne dites pas ça. J'ai l'impression de vous avoir monté contre eux.

– C'est vrai. C'est le simple fait de vous voir. Mais enfin nous nous comprenons ? Je serai parfait. Je prendrai leurs affaires en main. Je marierai mes sœurs.

– Vous vous marierez vous-même ! » blagua Pemberton.

Pousser la plaisanterie aussi loin, avec une telle rudesse, lui paraissait donner le ton le plus juste, ou le plus rassurant, à leur séparation.

Morgan ne continua pas tout à fait sur ce registre lorsqu'il demanda soudain :

« Au fait, comment vous rendrez-vous à votre fameuse place ? Il vous faut télégraphier à ce riche jeune homme pour qu'il vous envoie l'argent du voyage. »

Pemberton resta songeur.

« Cela pourrait ne pas plaire.

– Oh, méfions-nous. »

Puis Pemberton trouva une solution :

« Je vais aller voir le consul des États-Unis. Je lui emprunterai de l'argent pour quelques jours seulement. Je lui montrerai ce télégramme. »

Morgan était d'humeur à plaisanter :

« Montrez-lui le télégramme, prenez l'argent, et restez. »

Pemberton se prêta suffisamment au jeu pour répondre qu'il en serait tout à fait capable pour Morgan. Mais le garçon, reprenant son sérieux, et cherchant à prouver qu'il ne s'était agi que d'une plaisanterie, non seulement le pressa de se rendre au Consulat – puisqu'il partirait dans la soirée, comme il l'avait écrit à son ami – mais tint à l'accompagner pour s'assurer de l'issue de l'affaire. Pataugeant, ils empruntèrent les ruelles tortueuses, les ponts bossus et traversèrent la Piazza, où ils aperçurent Mr. Moreen et Ulick qui pénétraient chez un bijoutier. Le

consul se montra obligeant – d’après Pemberton, moins à cause de la lettre que de l’air majestueux de Morgan – et sur le chemin du retour ils entrèrent à Saint-Marc pour s’accorder dix minutes de répit. Puis ils repartirent et la journée s’acheva dans la bonne humeur ; il semblait à Pemberton qu’une partie de cette bonne humeur leur était venue après que Mrs. Moreen était entrée dans une colère noire à l’annonce de sa résolution, l’accusant, d’une façon grotesque et vulgaire, de vouloir s’enfuir pour qu’ils « ne tirent rien » de lui – elle faisait allusion au prêt qu’elle s’était en vain efforcée d’obtenir. En revanche il fallut bien reconnaître, à la décharge de Mr. Moreen et d’Ulick, qu’à leur retour, entendant la triste nouvelle, ils se comportèrent en parfaits hommes du monde.

Chapitre VIII

Lorsqu'il se fut mis au travail avec le riche jeune homme qu'il était censé préparer pour l'entrée à Balliol, Pemberton se trouva bien empêché de préciser si le candidat était un parfait incapable, ou si cette impression ne lui venait que d'avoir longtemps fréquenté un jeune esprit particulièrement vif. Morgan lui donna de ses nouvelles une demi-douzaine de fois. Le garçon écrivait des lettres charmantes et pleines de jeunesse, un mélange de langues où il se permettait des post-scriptum dans le volapük de la famille et composait, dans de petits cadres rectangulaires ou circulaires, dans les interstices que dessinait le texte, les plus drôles des illustrations. Devant ces lettres, il était partagé entre un élan qui le poussait à les montrer à son élève, comme autant d'encouragements inutiles, et le sentiment qu'elles contenaient quelque chose qu'il profanerait en les rendant publiques. Le jeune homme se présenta au concours et y échoua. Mais l'idée que l'on n'attendait pas d'emblée de brillants résultats se

renforça quand les parents, fermant les yeux sur cette défaillance qu'ils avaient l'obligeance de mettre le moins possible au compte de Pemberton, sonnèrent de nouveau le ralliement et demandèrent au précepteur de reprendre le siège.

Ce dernier se trouvait à présent en situation de prêter trois louis à Mrs. Moreen. Il lui envoya même un mandat postal pour une somme plus élevée. Pour toute réponse à cette faveur, il reçut une ligne écrite à la hâte : « Vous implore de revenir sur-le-champ. Morgan affreusement malade ». Dans un nouveau rebondissement, la vie avait mené les Moreen à Paris – Pemberton les avait souvent vus déprimés, mais jamais brisés – et de ce fait la communication était rapide. Il écrivit au garçon pour s'assurer de son état de santé et attendit une réponse qui ne vint pas. En conséquence de quoi, après trois jours d'attente, il quitta en toute hâte le riche jeune homme et, après avoir traversé la Manche, descendit dans le petit hôtel du quartier des Champs-Élysées dont Mrs. Moreen lui avait donné l'adresse. Il taisait un mécontentement profond à l'égard de cette dame et de ses compagnons. Ils étaient incapables d'être banalement honnêtes, mais se permettaient de vivre à l'hôtel, dans des entresols où flottait un parfum d'encens, en plein cœur de la ville la plus chère d'Europe. En les laissant à Venise, il avait eu l'invincible

pressentiment que quelque chose allait se produire, mais ce quelque chose s'était résumé, une fois de plus, à un repli magistral.

« Comment va-t-il ? Où est-il ? » demanda-t-il à Mrs. Moreen.

Avant qu'elle eût ouvert la bouche ces questions obtinrent une réponse : deux bras dans des manches trop courtes se nouèrent à son cou, parfaitement capables de l'embrasser avec effusion comme le veut la coutume en Europe.

« Affreusement malade ? Ce n'est pas possible ! » s'écria le jeune homme. Puis, à Morgan : « Mais pourquoi diable ne m'avez-vous pas rassuré ? Pourquoi n'avez-vous pas répondu à ma lettre ? »

Mrs. Moreen déclara qu'il était au plus mal lorsqu'elle lui avait écrit, et Pemberton apprit en même temps, de la bouche du garçon, qu'il avait répondu à chacune des lettres qu'il avait reçues, ce qui menait à une conclusion évidente : on ne lui avait pas transmis le billet de Pemberton afin de ne pas perturber ce qui se tramait. Mrs. Moreen s'attendait à se voir découverte ; dès qu'il l'avait vue, il avait compris qu'elle s'était également préparée à bien d'autres choses. Elle était notamment prête à soutenir que seul son sens du devoir l'avait poussée à agir, qu'elle était enchantée de l'avoir fait revenir,

quoi qu'on puisse dire, et qu'il était inutile de leur faire accroire qu'il ne sentait pas, au profond de son cœur, que sa place, en ce moment même, se trouvait auprès de Morgan. Il leur avait enlevé le garçon, il n'avait plus le droit de l'abandonner. Il s'était créé les responsabilités les plus graves et devait à tout le moins assumer les conséquences de ses agissements.

« Moi ? Vous l'avez enlevé ? s'exclama Pemberton, indigné.

– Emmenez-moi, par pitié. C'est mon plus cher désir. Cette vie et ce genre de scènes me sont insupportables. Ils passent leur vie à mentir. Ils me répugnent, les pauvres ! »

Ces mots avaient été jetés par Morgan, après qu'il eut relâché son étreinte, sur un tel ton que Pemberton se retourna aussitôt et vit qu'il était tombé sur un siège, très pâle et respirant à grand-peine.

« Iriez-vous prétendre qu'il n'est point malade, mon pauvre chéri ? » cria sa mère, s'agenouillant devant lui, les mains jointes, et n'osant pas plus le toucher que s'il avait été une idole en or massif. « Cela va passer. Ce n'est qu'un mauvais moment. Mais ne répète plus jamais de telles horreurs.

– Ce n'est rien, tout va bien », dit-il, haletant, à Pemberton qu'il fixait du fond de son siège, avec un sourire étrange, les mains posées de chaque côté du sofa.

« Et maintenant, oseriez-vous insinuer que je suis malhonnête, que je vous ai trompé ? » fit Mrs. Moreen dès qu'elle se fut relevée, lui jetant un regard noir.

« Ce n'est pas lui qui dit cela, c'est moi », rétorqua le garçon. Il semblait aller mieux, mais se laissa tomber contre le mur. L'ami qu'on venait de lui rendre, et qui se tenait à ses côtés, lui prit un bras et se pencha sur lui.

« Mais mon chéri, on fait ce qu'on peut. Il y trop de choses en jeu, insista Mrs. Moreen. Sa place est ici et nulle part ailleurs. Tu vois bien que tu es d'accord avec moi, maintenant.

– Emmenez-moi, emmenez-moi, continua Morgan, toujours pâle, souriant à Pemberton.

– Mais où vous emmènerais-je, et comment, oui, comment, mon garçon ? », balbutia le jeune homme en pensant aux amis qu'il avait laissés à Londres, certainement scandalisés par la façon dont il les avait abandonnés, pour son propre plaisir et sans la moindre assurance d'un retour rapide ; songeant au ressentiment légitime qui avait déjà dû les pousser à lui trouver un successeur, et au piètre secours dont lui serait, dans sa recherche d'un nouvel emploi, l'échec cuisant de son élève.

« Eh bien, nous trouverons quelque chose. Vous en parliez autrefois, dit Morgan. Partons, le reste importe peu.

– Parlez-en tant que vous voudrez, mais ne songez pas à partir. Mr. Moreen n’acceptera jamais – vous en seriez réduits à vivre au jour le jour », fit avec grandiloquence l’hôtesse de Pemberton.

Elle précisa pour Morgan :

« Cela détruirait notre harmonie et nous briserait le cœur. Maintenant qu’il est de retour, tout peut reprendre comme avant. Vous aurez votre vie, votre travail, votre liberté, et nous serons heureux comme par le passé. Tu vas grandir et t’épanouir, et nous ne nous livrerons plus à ce genre d’expériences idiotes, n’est-ce pas ? Elles sont par trop absurdes. C’est ici que doit être Mr. Pemberton – chacun à sa place, toi, ton père et moi, *n’est-ce pas, chéri** ? Nous oublierons que nous nous sommes conduits d’une façon stupide et nous passerons de merveilleux moments. »

Elle continua à parler et à évoluer, débordant d’émotion, dans le petit salon sous les tentures duquel on étouffait, tandis que Pemberton restait assis auprès du garçon qui peu à peu reprenait des couleurs. Elle invoquait des raisons confuses, laissant entendre qu’il fallait s’attendre à des changements, que les autres enfants risquaient de se disperser (qui sait ? Paula avait son idée) et que dans ces conditions, les vieux parents auraient besoin de leur petit oisillon. Morgan regardait Pemberton, qui lui interdisait le moindre mouvement, et Pemberton savait parfaitement

ce qu'il ressentait à s'entendre appeler un petit oisillon. Il reconnut avoir passé une ou deux mauvaises journées, mais il s'emporta de nouveau contre la faute commise par sa mère, qui s'était emparée de ce prétexte pour faire appel au pauvre Pemberton. Ce ne fut pas de la défense, si cocasse, de Mrs. Moreen – elle convoquait tant d'arguments philosophiques qu'elle semblait les tirer de sous ses jupons virevoltants, sans cesse bousculant les frêles chaises dorées – que le pauvre Pemberton eut envie de rire, mais de leur jeune compagnon qui, diminué, incontestablement diminué, ne paraissait pas en mesure de se passer du moindre réconfort.

Pemberton était pris au piège. Il aurait de nouveau à s'occuper de Morgan, et pour une durée indéterminée. Il sentit le garçon sur le point d'énoncer une théorie personnelle destinée à mieux lui faire accepter sa situation. Il lui en savait gré par avance, mais la perspective de cette consolation ne l'empêchait pas d'éprouver quelque découragement, pas plus qu'elle ne le retint d'accepter sur-le-champ la proposition de Mrs. Moreen, tout en songeant qu'il ne s'en accommoderait que mieux si on lui servait un souper. Mrs. Moreen continua quelque temps d'évoquer les changements à venir, mais sourires et frissons se mêlaient en elle de telle façon – elle reconnut qu'elle se sentait très nerveuse – qu'il était impossible de

déterminer si elle débordait de joie ou si elle était en proie à une crise de nerfs. Si la famille était réellement sur le point de faire naufrage, pourquoi n'admettait-elle pas la nécessité de placer Morgan dans un canot de sauvetage ? Un fait venait renforcer l'impression que la fin était proche : ils s'étaient installés dans l'un des quartiers les plus luxueux de la capitale des plaisirs, justement là où il fallait s'attendre à les voir en un tel moment. N'avait-elle pas aussi mentionné que Mr. Moreen et les autres étaient à l'opéra en compagnie de Mr. Granger, et n'était-ce pas en cet endroit précis qu'on les aurait cherchés à la veille d'une débâcle ? Pemberton comprit que Mr. Granger était un Américain riche et disponible, c'est-à-dire un chèque en blanc, orné d'une signature respectable, et l'une des « idées » de Paula était probablement qu'elle n'avait pas manqué son coup cette fois-ci. Pourtant sa réussite ne ferait que saper la cohésion générale. Et si tel était le cas, que deviendrait le pauvre Pemberton ? Il se sentait trop lié à eux pour ne pas s'alarmer à l'idée d'être entraîné dans leur chute.

Morgan finit par demander si un repas avait été commandé pour Pemberton. Puis il s'assit à ses côtés devant le triste souper tard servi, rendu mélancolique par la profusion de velours vert à côtes, d'assiettes de porcelaine décoratives, et par la discrétion exagérée

dont le serveur faisait preuve. Mrs. Moreen avait expliqué qu'ils s'étaient vus contraints d'accepter pour leur visiteur une chambre au-dehors, et la consolation que Morgan lui réservait – il finit par la lui découvrir pendant que Pemberton méditait sur l'horreur que peuvent inspirer les sauces tièdes – consistait en fait à dire que cette circonstance favoriserait leur fuite. Il parlait de leur fuite – mot sur lequel il devait souvent revenir – comme s'ils composaient ensemble un manuel du parfait aventurier. Mais il fit également part de son impression que quelque chose se tramait et que les Moreen ne pourraient pas continuer bien longtemps sur leur lancée. Dans les faits, comme Pemberton allait s'en rendre compte, ils tinrent bon cinq à six mois, au cours desquels tous les efforts de Morgan tendirent à le reconforter. Mr. Moreen et Ulick, qu'il avait revus le lendemain de son arrivée, considérèrent son retour en parfaits hommes du monde. Si Paula et Amy le traitèrent avec moins d'égards, elles étaient néanmoins excusables, puisqu'en fin de compte Mr. Granger ne s'était pas montré à l'opéra. Il s'était contenté de mettre sa loge à leur disposition, en ajoutant un bouquet pour chacun des spectateurs. Il y en avait même un pour Mr. Moreen et pour Ulick, ce qui rendait plus amer le souvenir de ses largesses.

« Ce sont tous les mêmes, fit Morgan. Alors qu'on croit les tenir, ils nous glissent entre les doigts ! »

Ces jours-là, Morgan se permit des commentaires de plus en plus libres, mais il reconnaissait bien volontiers qu'ils avaient fait preuve à son égard d'une extraordinaire tendresse pendant l'absence de Pemberton. Bien sûr, cela n'avait pas suffi à les lui rendre agréables, à lui prouver qu'ils tenaient à lui et à compenser la perte de son ami. C'était précisément ce qui rendait l'affaire si triste et avait été cause de sa joie au retour de Pemberton : il se trouvait désormais plus libre d'oublier leur affection et se sentait moins d'obligations envers eux. Pemberton éclata de rire à cette dernière raison et Morgan, rougissant, dit : « Allons, inutile d'insister, vous savez bien ce que je veux dire. » Pemberton le savait parfaitement, mais de très nombreux points restaient obscurs – là encore inutile d'insister. L'épisode de son second séjour à Paris tira en longueur : ils reprirent les leçons, leurs errances, leurs divagations, les flâneries sur les quais, hantant les musées, s'attardant occasionnellement au Palais-Royal, au moment des premiers grands froids, quand on hume des fumets réconfortants à la délicieuse et succulente vitrine de Chevet. Morgan voulait tout savoir du riche jeune homme – il s'intéressait énormément à lui. Quelques détails concernant sa fortune – Pemberton n'avait pu lui

en épargner aucun – lui permettaient manifestement de prendre la mesure de tout ce que son ami avait abandonné en venant le retrouver. Mais, au resserrement des liens qu’engendrait cet héroïsme, s’ajoutait une petite théorie que Morgan ruminait sans cesse et qui n’était pas dépourvue d’une gaieté frivole. Elle consistait à dire que leurs épreuves touchaient à leur fin. Sa conviction que les Moreen ne pourraient pas tenir bien longtemps n’était pas remise en cause par l’inépuisable énergie dont ils faisaient preuve, au fil des mois. Trois semaines après que Pemberton les eut rejoints, ils gagnèrent un autre hôtel, plus douteux que le premier, mais Morgan put se féliciter de voir que son précepteur n’avait pas abandonné la position avantageuse que constituait une chambre à l’extérieur. Il persistait dans l’idée romanesque qu’elle leur serait utile le jour, ou plutôt la nuit, où ils s’enfuiraient.

Pour la première fois dans cette relation complexe, notre ami sentit son joug lui peser. C’était, comme il l’avait dit à Mrs. Moreen à Venise, *trop fort** – tout était *trop fort**. Il ne pouvait rejeter pour de bon son triste fardeau, ni y trouver de quoi apaiser sa conscience ou récompenser son affection. L’argent qu’on lui avait versé en Angleterre avait été entièrement dépensé, et il voyait s’enfuir sa jeunesse sans qu’il en eût rien retiré. Morgan, en guise de réparation, imaginait de partir vivre avec lui

pour de bon, mais il y avait un défaut irritant dans cette façon d'envisager la situation. Pemberton savait ce que le garçon avait en tête : puisque son ami avait eu le courage de revenir, il ne pouvait lui témoigner sa gratitude qu'en lui offrant sa vie. Mais le malheureux ami ne voulait pas de ce cadeau – que pouvait-il bien faire de la pauvre petite vie de Morgan ? Naturellement Pemberton connaissait la raison de son irritation – elle était tout à l'honneur de Morgan : il parvenait à faire oublier qu'il n'était après tout qu'un garnement. Si l'on établissait avec lui des relations sur d'autres bases, on était responsable des mésaventures qui s'ensuivaient. Pemberton était donc plongé dans un état singulier, une impatience mêlée d'inquiétude, à l'approche de la catastrophe qu'il croyait voir menacer la maison des Moreen, catastrophe dont il sentait de temps à autre les signes avant-coureurs effleurer sa joue, et dont il se demandait sous quelle forme elle viendrait à se manifester.

Peut-être prendrait-elle la forme d'une dispersion soudaine – un *sauve qui peut** effrayé où, chacun pour soi, l'on se replierait dans un coin isolé. Les Moreen étaient assurément moins souples que par le passé. Il était évident qu'ils ne trouveraient jamais ce qu'ils cherchaient. Les Dorrington n'avaient pas réapparu, les princes s'étaient fait plus rares : n'était-ce pas là le début

de la fin ? Mrs. Moreen avait perdu le fil des fameux « jours » et l'on ne pouvait plus déchiffrer son calendrier mondain, qui semblait avoir été retourné face au mur. Pemberton soupçonnait que la grande, la cruelle déconvenue avait été le comportement inqualifiable de Mr. Granger, qui n'avait pas semblé savoir ce qu'il voulait ou, pire encore, ce qu'eux voulaient. Il continuait à envoyer des fleurs, comme pour en joncher le chemin d'une retraite définitive. Les fleurs étaient parfaites mais – Pemberton pouvait aisément terminer la phrase. À la longue l'aventure des Moreen s'avérait un échec social indiscutable, si bien que le jeune homme leur était presque reconnaissant que son aventure ait quelque peu duré. Il arrivait encore à Mr. Moreen de partir en voyage d'affaires et, de façon plus surprenante, d'en revenir. Ulick n'avait plus de club, mais son allure n'en laissait rien paraître, étant plus que jamais celle de quelqu'un qui contemple la vie depuis les fenêtres d'une de ces institutions. Pemberton n'en fut que plus surpris de l'entendre un jour s'adresser à sa mère sur le ton désespéré de l'homme qui souffre les plus grandes privations. Pemberton avait mal entendu la question de Mrs. Moreen, mais il lui semblait qu'elle s'était enquis du nom d'une personne à qui ils seraient susceptibles de confier Amy. « Qu'elle aille au diable », avait-il lancé

brusquement, et Pemberton s'était rendu compte qu'en plus d'avoir perdu leur amabilité, ils avaient cessé de croire en eux-mêmes. Il comprit également que Mrs. Moreen cherchait des gens qui pourraient se charger de ses enfants, ce qui revenait à fermer les écoutilles à l'approche d'une tempête – mais Morgan serait le dernier dont elle se séparerait.

Par un bel après-midi d'hiver – c'était un dimanche – lui et le garçon s'enfoncèrent dans le bois de Boulogne. La fin de journée était si splendide, le coucher de soleil jaune et froid si clair, le flot de voitures et de piétons si divertissant, si grande enfin la fascination qu'exerçait Paris, qu'ils s'attardèrent plus que de coutume, avant de se rendre compte qu'il leur faudrait se hâter s'ils voulaient arriver à l'heure pour dîner. Ils se pressaient tous deux, bras dessus bras dessous, de belle humeur et affamés, s'accordant sur le fait qu'il n'y avait en fin de compte rien à quoi Paris pût être comparé et se félicitant, après toutes leurs aventures, d'être encore capables de goûter des plaisirs innocents. Quand ils parvinrent à l'hôtel, ils comprirent que, malgré leur scandaleux retard, ils arrivaient bien assez tôt pour le dîner qui les attendait ce soir-là. La confusion régnait dans les appartements des Moreen – bien qu'ils fussent les meilleurs de la maison, ils étaient tout à fait misérables – et, à contempler le dîner interrompu, les objets dispersés

comme à la suite d'une rixe et une grande tache de vin à côté d'une bouteille renversée, Pemberton fut forcé de constater que le propriétaire avait dû leur jouer une scène de la dernière fermeté. La tempête s'était levée – tous cherchaient refuge. Les écoutilles étaient fermées. Paula et Amy étaient invisibles – elles n'avaient jamais montré d'intérêt pour Pemberton, mais il sentait qu'elles se souciaient suffisamment de lui pour ne pas souhaiter le rencontrer au moment où l'on confisquait leurs robes. Quant à Ulick, il semblait avoir sauté par-dessus bord. En un mot, l'hôte et son personnel avaient cessé d'aller du train de leurs clients et bien que la scène évoquât l'atmosphère pesante qui suit une saisie elle prenait, du fait d'une pile de coffres grand ouverts au milieu du passage, les allures d'un départ offusqué. Quand Morgan comprit la situation – et il la comprit très vite – il en rougit jusqu'à la racine des cheveux. Il avait connu, depuis son enfance, bien des difficultés et des situations délicates, mais il n'avait jamais fait face à une humiliation publique. Pemberton, qui le regardait de nouveau, vit les larmes lui monter aux yeux ; elles témoignaient d'une amertume nouvelle, à laquelle il n'avait pas encore goûté. Il se demanda un instant si, pour l'amour du garçon, il arriverait à faire semblant de ne pas comprendre la situation. Il sentit qu'il n'y parviendrait pas quand Mr. et Mrs. Moreen,

privés de dîner en même temps que de foyer, apparurent devant lui, dans leur petit salon déshonoré, jetant autour d'eux des regards perdus, à la recherche du havre qui les mettrait à l'abri de cette tempête. Ils n'étaient pas anéantis, mais affreusement pâles, et Mrs. Moreen avait manifestement versé des larmes. Pemberton apprit rapidement que sa peine ne se rapportait pas à la perte de son dîner – quoiqu'elle y eût toujours pris le plus vif plaisir – mais provenait d'un coup plus profond, comme elle se hâta de le lui expliquer. Quant à leur situation présente, il constaterait par lui-même qu'un grand changement s'était produit, qu'un effroyable éclair s'était abattu, les réduisant à se tirer d'affaire chacun de son côté. Aussi douloureux qu'il fût de se séparer de leur enfant chéri, elle était forcée de se tourner vers lui, pour qu'il prolonge encore un peu l'influence qu'il avait si heureusement acquise sur le garçon et amène ce dernier à le suivre dans une humble retraite. Ils comptaient donc sur lui pour prendre sous sa protection, à titre temporaire, leur délicieux enfant. Cela laisserait Mr. Moreen et elle-même plus libres de porter au rétablissement de leur situation toute l'attention requise (ce qui, hélas ! n'avait pas été le cas jusque-là).

« Nous pouvons vous faire confiance, nous le savons », dit-elle en frottant lentement ses mains blanches et

potelées, jetant un regard chargé de remords sur Morgan, dont Mr. Moreen caressait délicatement le menton d'un index paternel.

« Oh oui, nous savons que nous le pouvons. Morgan, nous avons toute confiance en Mr. Pemberton », renchérit Mr. Moreen.

Pemberton se demanda de nouveau s'il ne devait pas feindre de ne pas comprendre. Mais la lucidité de Morgan le privait d'échappatoire.

« A-t-il le droit de m'emmener vivre avec lui pour toujours ? s'écria le garçon. Peut-il m'emmener loin, aussi loin qu'il voudra ?

– Pour toujours ? *Comme vous y allez** ! plaisanta Mr. Moreen avec indulgence. Pour aussi longtemps que Mr. Pemberton en aura la bonté.

– Nous avons lutté, nous avons souffert, poursuivit son épouse, mais vous vous l'êtes si bien approprié que nous avons déjà fait l'essentiel du sacrifice. »

Morgan s'était éloigné de son père et, radieux, regardait Pemberton. Le sentiment de leur humiliation commune l'ayant quitté, l'affaire avait pris un autre tour – le principal était de s'y tenir. Il vivait un instant de joie puérile, à peine troublée par l'idée que cette réalisation inopinée de ses espoirs, trop soudaine et trop violente, loin du bon manuel du parfait aventurier, leur laissait le

soin de trouver eux-mêmes les moyens de leur « évasion ». Cette joie enfantine dura un instant, et Pemberton fut presque effrayé de voir tant de gratitude et d'affection se faire jour à travers son humiliation première. Quand il balbutia : « Mon vieux, que dites-vous de ça ? », comment pouvait-il ne pas répondre avec enthousiasme ? Il lui fallut plus de courage encore pour affronter ce qui se produisit immédiatement après, poussant le garçon à s'asseoir, calmement, sur la chaise la plus proche. Livide, il avait porté la main à son côté gauche. Tous trois le regardaient, mais Mrs. Moreen bondit soudain en avant.

« Ah ! Son pauvre cœur », s'écria-t-elle.

Et cette fois, agenouillée devant lui, sans respect pour son idole, elle l'étreignit avec passion.

« Vous l'avez entraîné trop loin, vous l'avez mené trop vite ! », jeta-t-elle à Pemberton par-dessus son épaule.

Son fils ne protesta pas et, l'instant d'après, comme elle ne l'avait pas lâché, elle se releva d'un bond, le visage révolté, poussant un cri de terreur :

« Au secours ! Il se meurt, il est mort ! »

En voyant le visage de Morgan, Pemberton comprit avec une horreur égale qu'il était définitivement perdu. Il l'arracha presque des mains de sa mère et, pour un moment, pendant qu'ils le tenaient tous deux, ils contemplèrent l'étendue de leur détresse dans les yeux l'un de l'autre.

« Il n'aura pas supporté tout cela, avec son faible cœur, dit Pemberton. Le choc, toute cette scène, la violence des émotions...

– Mais je pensais qu'il voulait partir avec vous, gémit Mrs. Moreen.

– Je vous avais pourtant dit que ce n'était pas le cas, très chère », répondit son mari.

Mr. Moreen tremblait de tous ses membres et était, à sa façon, aussi profondément affecté que sa femme. Mais, passé le choc initial, il supporta son deuil en parfait homme du monde.

Chez le même éditeur

Charles Asselineau, *L'Enfer du bibliophile*

André Baillon, *Le Perce-oreille du Luxembourg*

Charles Baudelaire, *De l'essence du rire*

Ambrose Bierce, *Le Club des parenticides*

Vicente Blasco Ibáñez, *Arènes sanglantes*

Camillo Boito, *Senso*

Jacques Cazotte, *Les Mille et Une Fadaïses*

Joseph Conrad, *Des souvenirs*

Joseph Conrad, *Le Miroir de la mer*

Paul-Louis Courier, *Lettre à Messieurs de l'Académie des
Inscriptions et des Belles-Lettres*

Stephen Crane, *Le Bateau ouvert*

Stephen Crane, *La Conquête du courage*

Eugène Dabit, *Un mort tout neuf*

Joseph von Eichendorff, *La Statue de marbre*

Hanns Heinz Ewers, *Tannhäuser crucifié*

Ricardo Güiraldes, *Don Segundo Sombra*

Thomas Hardy, *Le Maire de Casterbridge*

Nathaniel Hawthorne, *L'Expérience du docteur Heidegger*

E. T. A. Hoffmann, *Le Choix d'une fiancée*
Joris-Karl Huysmans, *En ménage*
Yasunari Kawabata, *Nuée d'oiseaux blancs*
Rudyard Kipling, *Le Perturbateur du trafic*
Rudyard Kipling, *Simple contes des collines*
Valery Larbaud, *Allen*
Pierre Mac Orlan, *Le Rire jaune et autres textes*
Herman Melville, *Le Grand Escroc*
Veijo Meri, *Une histoire de corde*
Gérard de Nerval, *Le Roi de Bicêtre*
Francisco de Quevedo, *El Buscón*
Jules Renard, *L'Écornifleur*
M. E. Saltykov-Chtchédrine, *Les Golovlev*
Lucien de Samosate, *L'Ignorant Bibliomane*
Scarron, *Le Châtiment de l'avarice*
Victor Segalen, *Un grand fleuve*
Robert Louis Stevenson, *Aes Triplex*
Robert Louis Stevenson, *Mendiants*
Robert Louis Stevenson, *Les Porteurs de lanternes*
Ivan Tourguéniev, *Dimitri Roudine*
Ivan Tourguéniev, *Fumée*
B. Traven, *Le Trésor de la Sierra Madre*
Ramón del Valle-Inclán, *La Guerre carliste*